

MEMOIRE DE MASTER 2 D' ARCHEOLOGIE

Vers un « Etat de la Joséphologie » par l'apport de la constitution d'une base de données informatique

*confrontant les recherches iconographique, textuelle, du
bâti, du son, de la dévotion :*

<http://josephologie.isiweb.info/admin/login.php>

consultation seule : <http://www.josephologie.info>

SOMMAIRE

- p. 3 : **Introduction :**
les problèmes d'interprétation, de méthodologie et d'épistémologie posés par la frise du Maître de Cabestany au Boulou.
 - p. 7 : **Première partie :**
 - p. 7 : **A :** le problème de la frise du Boulou
 - p. 15 : **B :** confirmation du problème en Arles.
 - p. 22 : **Deuxième partie :**
réflexions en vue de l'élaboration d'une base de données informatique à partir des trouvailles de mon mémoire de maîtrise.
 - p. 48 : **Troisième partie :**
Création et début de mise en œuvre de la base
 - p. 48 : **A :** méthodologie à partir de réflexions sur les menus déroulants
 - p. 54 : **B :** fascicule bleu de 29 pages intercalaires: Analyse.Le graphe.
 - p. 55 : **C :** fascicule jaune de 34 pages : **Les menus actuels et quelques fiches**
 - p. 57 : **Conclusions :** le problème de la langue de la base.
 - p. 58 : **Bibliographie**
 - p. 62 : **illustrations**
 - p. 64 : **Annexes**
- plus un fascicule bleu de 29 pages et un fascicule jaune de 34 pages

ABREVIATIONS

CJ : Cahiers de josphologie, édités par le CRDOSJ

COJ : idem

COPTIC ART : Nabil Atalli, *Coptic Art, Art copte*, Lehnar et Landrock, Cairo, après 1989.

CRDOSJ : Centre de Recherche et de Documentation de l'Oratoire saint Joseph de Montréal, Québec.

CRD : idem

FRANCE QUERE : Quéré France, *Les évangiles apocryphes*, Ed du Seuil, 2002.

GIAMBERARDINI : Giamberardini, *St Joseph dans la tradition copte*, COJ XVII, 1969

GRABAR : Grabar, *les voies de la création en iconographie chrétienne*, 1^o partie : *Antiquité*, Presses de l'Université de Princeton (Bollingen séries), 1968 et 1^o et 2^o parties, Flammarion, 1979, 1994.

LUCETTE VALENSI : Valensi Lucette, *La fuite en Egypte, histoires d'Orient et d'Occident*, Ed du Seuil, 2002.

INTRODUCTION

La frise du linteau de porte de l'église Sainte Marie au Boulou, attribuée au Maître de Cabestany pose un triple problème, d'interprétation, de méthodologie, d'épistémologie.

Le problème d'interprétation est à l'origine de ce travail.

L'interprétation de la scène dite « du repos » sera par la suite l'une des clefs de mes recherches, mais, lorsque je vis pour la première fois cette frise, en 2002, lors des visites des Journées Romanes de l'Abbaye St Michel de Cuxa, c'est son interprétation générale qui me dérouta : la frise est à la gloire de Saint Joseph qui est cité trois ou cinq fois selon les interprétations.

Or cette frise est du milieu du 12^e siècle et j'avais la notion d'une occultation de saint Joseph au moins jusqu'à la fin du Grand Schisme et donc jusqu'à Gerson, au 15^e siècle.

A mon retour de St Michel de Cuxa, en entrant en licence, j'ai questionné Monsieur Reveyron, qui m'a encouragé à « creuser la question », et en fin de licence il m'a proposé comme sujet de mémoire de maîtrise de faire un « Etat de la joséphologie », pour « comprendre ce que l'on trouve », à commencer par la frise du Boulou.

Il semble bien que jusqu'ici ce problème ait été escamoté, et sans doute faute d'avoir résolu les problèmes méthodologique et épistémologique.

Quelles méthodes, quelles démarches intellectuelles et pratiques utiliser pour arriver à une juste interprétation des œuvres joséphaines en général, en 2000 ans et dans le monde entier ? De quelles « clefs » de lecture pouvais-je disposer ?

Je possédais trois fils conducteurs avant de commencer mes recherches et un quatrième est apparu rapidement, ce qui, bien tressé, fait un solide « cordage ».

1°/ Pour débrouiller la « pelote » des écrits apocryphes je savais que les Evangiles canoniques montraient déjà le rôle de Joseph au cœur du Mystère de l'Incarnation et sa participation à l'Union hypostatique. Sans ce « fil » on ne peut suivre, dans les apocryphes et jusqu'à nos jours, le « miroitement » des apparitions de Joseph.

2°/ J'avais lu l'exhortation apostolique de Jean-Paul II : *Redemptoris custos* » et j'avais gardé la notion de « parallélisme des pèlerinages de Foi » de Marie et Joseph. Il m'est apparu alors très vite que ce parallélisme apparaît dès avant le schisme de Chalcédoine en 451, dans l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure. Après le schisme on retrouve ce parallélisme en Orient, dans le « Sermon sur la Dormition » de Théodose d'Alexandrie, en 566, qui est un parallèle de la mort de Joseph racontée dans « l'Histoire de Joseph le charpentier ». Ce fil du parallélisme des pèlerinages de Foi de Marie et Joseph est capital et il conduit jusqu'à Jean-Paul II.

3°/ Ayant lu il y a quelques années, le livre du Chanoine Doze, *Joseph, l'ombre du Père*, j'avais conscience d'une révélation progressive de la personnalité de Joseph. Mais très vite, « l'Ombre du Père » s'est mise pour moi, à « miroiter » à travers les prismes des différentes cultures que j'abordais (juives, païennes, byzantine, musulmanes et enfin latines, sans oublier le fond égyptien originel qui a perduré jusqu'à nos jours).

4°/ Le quatrième fil conducteur m'est apparu au cours de mes recherches : c'est la découverte du tableau miraculeux, d'avant 1670, dit « de » St Joseph à Kalisz, auquel Jean XXIII offrit son anneau papal (pour le doigt de St Joseph) lors de l'ouverture du concile Vatican II et auquel Jean-Paul II offrit un couronnement des personnages : Jésus, Marie, Joseph. Ce tableau correspond à l'enseignement de la théologie polonaise du 17^e siècle et notamment à celle de Bernard Rosa (+1696) sur les Trinités Céleste et Créée (ou terrestre) ...définies par St Augustin au 5^e siècle (il parlait alors de « triades » céleste et terrestre). Ce fil conducteur, comme nous le verrons, m'a permis de réinterpréter l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, sous le regard de Joseph, ainsi que différentes œuvres dont la frise du Boulou.

Grâce à ces quatre fils conducteurs, j'ai essayé, lors de mes recherches de maîtrise, d'être à l'écoute des « échos » joséphains à travers les âges.

L'écho du 5^e au 12^e, au Boulou et à Arles est très net. Nous le verrons.

Mais ce n'est qu'un exemple d'attention, qu'une base de donnée pourrait faciliter.

Le problème épistémologique englobe le problème méthodologique en le dépassant par le problème de la vérité et celui des rapports entre cette vérité et la philosophie et la théologie.

Il ne s'agit pas bien sûr de se situer dans une optique de Vérité théologique car l'expression culturelle de la foi de chacun subjectiviserait le problème. Et on le voit bien de nos jours où même les catholiques romains ont un regard joséphain déformant ce que les auteurs ont voulu exprimer. Nous verrons par exemple que pendant neuf siècles, du 4^e au 13^e, en Occident, on présentait Joseph comme

forgeron, mais jusqu'à aujourd'hui les historiens de l'art n'ont signalé aucune iconographie de Joseph forgeron, peut-être parce que l'on n'a pas pensé à identifier le forgeron d'une œuvre à Joseph.

Pour le Maître de Cabestany, comme pour tout auteur, il faut donc retrouver sa foi et sa culture, ce qui implique que nous acceptions de changer notre regard moderne pour tenter de voir avec les yeux des contemporains de l'artiste.

Cela induit une recherche bibliographique et iconographique pour réaliser « l'état de la joséphologie ».

Mais il est apparu très vite que cet « état de la joséphologie » ne pouvait être réalisé que par une base de données informatique, tant la documentation, que nous présumions rare, se trouve être abondante, y compris avant le 15^e siècle et même dès les débuts de notre ère, dans tout le monde chrétien et en tous domaines.

Mon mémoire de maîtrise s'est donc limité à une introduction-papier de la base de donnée réalisée cette année et dont nous verrons le début de mise en œuvre, mais avec un changement de titre en master 2: nous dirons plus modestement, et cela exprime mieux la réalité : « *Vers un état de la joséphologie* ».

Dans mon mémoire de maîtrise, avec un abord historique et géographique, j'ai pu mettre en évidence des résultats ponctuels, aussi bien dans les domaines théologique, liturgique, dévotionnel, qu'à propos du bâti cultuel, des lieux de pèlerinages, de l'iconographie, de la topologie, de la musicologie et bien sûr de l'archéologie.

J'ai pu souligner l'influence de la culture dominante, impériale aux débuts de l'ère chrétienne, mais aussi des cultures juive, manichéenne et même musulmane, celle-ci s'investissant surtout au niveau des lieux de pèlerinage sur les pas de la Sainte-Famille en Egypte.

Au stade de mon mémoire de maîtrise je n'ai fait aucun graphique, aucune statistique : je suis resté à ce que j'appelle une prospection par « sondage », sans pour autant être aveugle quand des évolutions sont manifestes. Mais il faut qu'elles soient manifestes pour être appréhendées à ce niveau de « sondage ».

Je ne me suis pas limité au comparatisme avec les cultures non chrétiennes : j'ai souligné d'énormes différences au sein des Eglises chrétiennes qui apparaissent d'abord entre les Eglises chalcédoniennes et non chalcédoniennes, puis entre les Eglises chalcédoniennes, sans parler des différences au sein de l'Eglise romaine selon les pays.

Nous verrons plus loin les réflexions sur quelques conclusions de mon mémoire de maîtrise, réclamant la création d'une base de données, mais, dans une première partie voyons déjà leur retentissement sur

l'interprétation de la seule frise du Maître de Cabestany, et bien sûr, voyons ce qui m'a intrigué dès mon premier regard : la glorification de Joseph au 12^e siècle.

Dans un deuxième chapitre de cette première partie, nous constaterons un parallèle avec la frise de Saint-Trophime d'Arles qui confirme le problème : la glorification de saint Joseph, avec dans les deux cas, une mémoire du 5^e au 12^e siècle, non copiée mais réinterprétée : saint Joseph glorifié dans le style impérial en Arles et dans un style orientalisant au Boulou, mais adoptant les mêmes scènes, y compris l'apocryphe du bain dionysiaque de l'Enfant.

PREMIERE PARTIE

A : le problème de la frise du Boulou

B : confirmation du problème en Arles

A : La frise du Boulou

Le Boulou se situe à 20 Km au sud de Perpignan. Il est cité dès 976, et, au XI^e siècle il relevait du Comte de Roussillon.

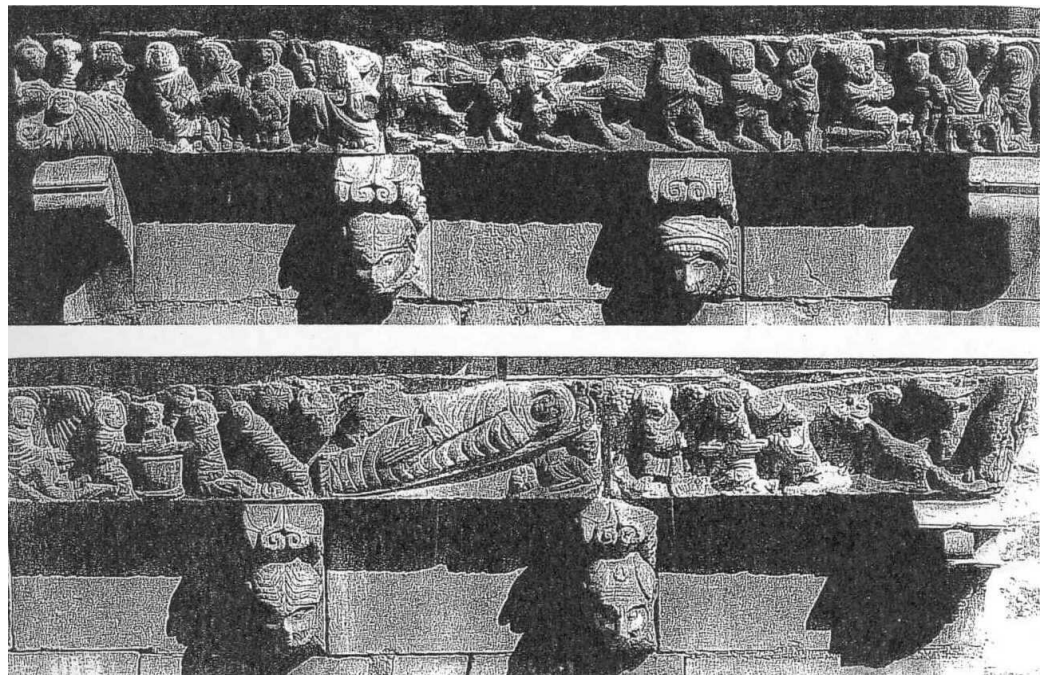
Son église Sainte-Marie n'est citée pour la première fois qu'en 1016, mais elle devait exister dès 976, car le plan du village est encore organisé autour de la cella primitive. Elle n'a plus rien à voir avec ce qu'elle fut, suite à de très nombreux remaniements. De son époque romane il ne reste que quelques petits morceaux de murs et le fameux portail occidental, en marbre blanc de Ceret surmonté d'une corniche à ressauts, supportée par la frise historiée attribuée au Maître de Cabestany.

L'ensemble de ses œuvres a été bien étudié par André Bonnery, Marco Burrini, Jordi Camps i Soria, Immaculata Lorés i Otzet, Géraldine Mallet et Francine Saunier, sous la direction d'Olivier Poisson.

Leur livre, *Le Maître de Cabestany* (1), est une « clef » et j'attendrai l'exposition, au Boulou, des moulages de l'ensemble des œuvres attribuées au Maître et à son atelier, pour mieux en parler sur le plan stylistique et espérer des rebondissements joséphains.

Je me limiterai ici à l'aspect historico-théologique, à l'origine de cet « *Etat de la joséphologie* », pour « *comprendre ce que l'on trouve* ».

Les reproductions photographiques qui suivent sont extraites de ce livre.



**Fig. 1 : Ensemble de la frise du Boulou,
(la partie inférieure venant en prolongement de la partie supérieure)**

La frise se lit de droite à gauche, comme le registre supérieur de Sainte Marie Majeure et comme la frise de St Trophime d'Arles :

- à droite donc : « l'Annonce aux bergers » pour Francine Saunier, car il y a un ange devant deux bergers, assis, les mains jointes. On pourrait aussi appeler l'épisode « prière des bergers », prière dans l'intimité puisqu'ils sont assis, et l'inclure dans la Nativité (voir plus loin), puis :

1 : Olivier Poisson, André Bonnery, Marco Burrini, Jordi Camps i Soria, Immaculada Lorez i Otzet ; Géraldine Mallet, Francine Saunier, *Le Maître de Cabestany*, Zodiaque, 2000

* la Nativité : Marie et Jésus, à ses pieds, forment un angle obtus, permettant d'insérer le bœuf et l'âne et une étoile à sept branches marquant la divinité de Jésus. Le visage tourné vers le haut, sous Jésus, est une énigme. (peut - être un Juste représentant l'ancien Testament et que le Christ vient racheter?)

Francine Saunier propose de voir un ange dans le personnage couché qui supporte sur son dos le haut de la couche de Marie. En fait il n'a pas d'ailes, alors qu'elles apparaissent (écaillées) quand le Maître de Cabestany veut signifier l'angélisme, et une étoile est à côté de lui. Il tient un olifant ou un instrument. Nous savons que Joseph est souvent présent, en iconographie, au pied de la couche de Marie, le regard détourné, pour signifier qu'il n'a pas de responsabilité sexuelle dans la naissance de son Fils, ce qui pourrait être le cas ici.

J'en ferai donc la première apparition de Joseph dans cette frise.

Et s'il a sonné de l'olifant en direction des bergers cela fait le lien avec eux, car l'analyse de la frise le montrera : la scène de « l'adoration des bergers » est la seule où Joseph n'apparaît pas, ou pas autrement qu'en les regardant, depuis son soutènement de la couche de Marie. Ainsi, pour le Maître de Cabestany, « l'adoration » des bergers ferait partie de la Nativité.

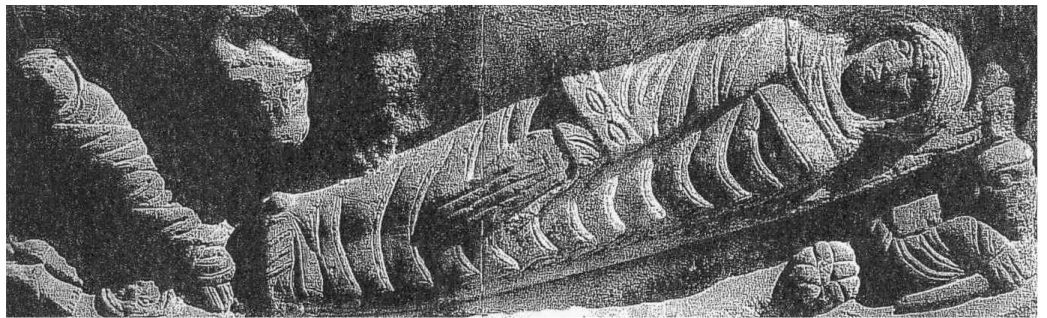


fig. 2 : **La Nativité**, détail de la frise du Boulou

* Suit le Bain de l'Enfant, en référence aux traditions apocryphes



fig.3 : **Le Bain de l'Enfant** : détail de la frise du Boulou

Tout le monde est d'accord pour voir Joseph, assis sur un siège, tendre un drap aux deux servantes, ou à Marie et à une servante.

* « l'Adoration des mages » est plus complexe, car Jésus, dans les bras de Marie est penché en avant, non pas forcément pour prendre les cadeaux, mais comme « présenté » par Marie : j'en fais une théophanie, comme il est courant en Orient (et le Maître de Cabestany n'est-il pas dit « orientalisant » par les historiens de l'art depuis Gudiol (2) ?

Francine Saunier décrit (p. 92) le personnage à la tête abîmée, qui est derrière Marie, comme une « femme au grand nimbe », qui « penche la tête en arrière pour laisser la place à l'étoile et participe ainsi à la scène de l'Adoration des Mages. Elle appuie ses mains sur le dossier du siège de Marie ». Une servante n'a en fait aucun droit d'avoir un tel geste possessif : les mains expriment nettement la « possession », l'auctoritas d'un chef de famille. Et une « servante » n'aurait pas de « grand nimbe ».



fig.4 : La Théophanie aux mages, et détail des « mains de Joseph »

2: Gudiol Josep, *Los relieves de la portada de Errondo y el maestro de Cabestany*, dans *Principe de Viana*, XIV, 1944, p.9-14.

Nous verrons plus loin (sarcophage des Alyscamps à Saint-Trophime), la même position où St Joseph, debout, s'appuie, de façon possessive, sur le siège de Marie dans une même scène de théophanie.

Et, dans sa légende de l'agrandissement des mains de cette « femme », Francine Saunier marque d'ailleurs : « *L'Adoration des Mages : les mains de Joseph* ».

Nous allons voir que Joseph apparaît sans conteste dans les autres scènes. Pourquoi n'apparaîtrait-il pas aussi dans celle de la théophanie ? C'est pourquoi je privilégie la deuxième explication de Francine Saunier : celle de l'agrandissement des mains : les mains de Joseph.

On remarquera qu'entre le premier et le deuxième mage, s'intercale un personnage, tournant le dos à la Sainte Famille, et le bras levé, comme s'il voulait contrecarrer l'action. Est-ce Hérode ? Ce serait logique pour expliquer la scène suivante :

* la fuite en Egypte, qui démarre après les trois chevaux suivant les mages. Marie, assise en amazone, semble trôner en majesté avec Jésus devant elle. Il y a toujours les deux servantes, dont une, à l'arrière, qui lève une cuillère. Joseph, tire sur le bridon de l'âne, qui est manifestement rétif.



fig. 5 : **La fuite en Egypte**, détail de la frise du Boulou

* et la frise se termine par une scène difficile à interpréter, sauf si l'on se réfère à ce que mon mémoire de maîtrise a permis de mettre en évidence dès St Augustin (354-430) sur le plan théologique et dès sa représentation dans l'arc triomphal, dit « éphésien », de Ste Marie Majeure (cf p. 34 sq de mon mémoire de maîtrise, reproduites en Annexe) : les Trinités céleste et terrestre (ou créée).

Cette représentation deviendra courante, à partir de l'école théologique polonaise et de Bernard Rosa (1624-1696), avec le fameux tableau dit « de St Joseph » (3), à Kalisz (1670), auquel Jean XXIII offrit son anneau papal lors de l'ouverture du concile Vatican II, ce qui souligne l'importance, toujours actuelle, du thème de saint Augustin et du concile d'Ephèse : le croisement des triades céleste et terrestre (ou créée). En effet : s'il est clair que c'est une scène de repos (lors de l'Entrée en Egypte ?), et que les deux personnages debout contemplant la scène, dont un en attitude d'orant, la scène elle-même prête à discussion.

Qui est le personnage couché entre Marie et Joseph...lequel regarde, surveille, tête déjetée et relevée ?

Marie et ce personnage sont chastement étendus, tête tournée l'un vers l'autre et Jésus est entre eux deux, sur eux.

Fort de ce que j'ai pu mettre en évidence dans mon mémoire de maîtrise, il n'y plus aucun doute, aujourd'hui, que nous sommes, au Boulou, en présence des deux triades céleste et terrestre, en admettant seulement que l'extrémité verticale gauche de la frise, forcément rectiligne, interdisait toute excroissance du personnage central inconnu pour qu'il y ait croisement à hauteur de Jésus.



fig. 6 : Scène du Repos, détail de la frise du Boulou

3 : Klossowski, *les miracles et les grâces*, Kalisz, 1780.

Si l'excroissance avait été possible, cela aurait placé la tête de Jésus à la place de celle du personnage inconnu, et on aurait eu de haut en bas : Joseph, Jésus, Marie...la triade créée, et, décalé, hors frise, la tête du personnage inconnu. Jésus, comme dans le tableau de Kalisz, (voir p.133 de mon mémoire de maîtrise et l'illustration plus loin) serait alors au milieu de Joseph et Marie, pour former la triade terrestre et à l'aplomb de la triade céleste, ici horizontalisée, passant de Jésus par le Saint Esprit, au Père (invisible au Boulou : hors frise).

Les contraintes architecturales limitent donc simplement, au Boulou, la hauteur visible de l'axe de la trinité céleste, mais il y a toujours croisement des deux triades : par Joseph dans l'arc éphésien, par Jésus dans le tableau de Kalisz, par le Saint Esprit dans la frise du Boulou.

C'est donc bien, à mon avis, le Saint esprit qui est représenté entre Joseph et Marie.

Et Joseph regarde, surveille, veille, protège, garde (plus tard, dans *Redemptoris Custos* (4), Jean Paul II l'appellera le « Gardien du Rédempteur »). Ici, il n'est pas en songe. **Il est en activité.** Au fiat de Marie, répond le fecit de Joseph.

Pour visualiser la comparaison, avec cinq cents ans d'écart, voici le tableau de Kalisz. La composition est la même qu'au Boulou, mis à part les axes des triades qui sont simplement inversées.

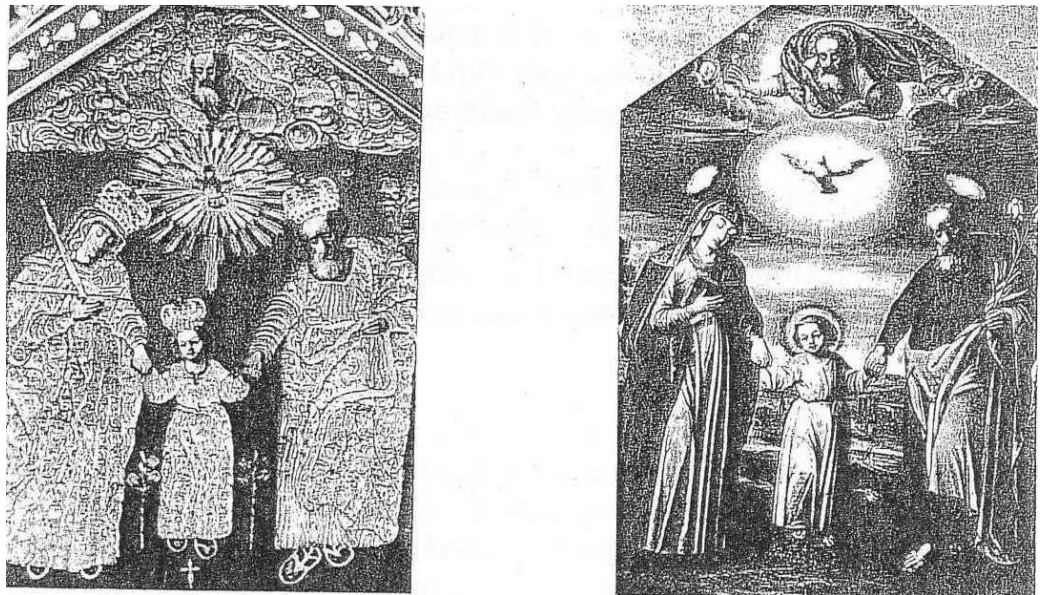


Fig. 7 : le tableau « de St Joseph » à Kalisz
(avec et sans ses adjonctions votives)

4 : Jean-Paul II, *Redemptoris custos*,

Pour continuer d'argumenter sur les triades céleste et terrestre et leurs représentations iconographiques, je pourrais reprendre mon analyse de l'arc « éphésien », déjà évoqué, mais ce serait beaucoup plus complexe que la comparaison évidente avec le tableau de Kalisz. Je mets simplement cette étude en annexe (annexe 1).

De plus, mon propos n'est pas de faire une démonstration théologique, mais seulement de montrer qu'au 12^e siècle, le Maître de Cabestany faisait écho à la théologie qui avait eu cours pendant le concile d'Ephèse : il glorifiait Joseph, « Gardien du Rédempteur », pour insister sur la virginité de Marie, Mère de Dieu, Joseph étant le témoin, au sens juridique romain, de cette virginité et donc de cette maternité divine, pour reprendre St Ambroise de Milan (5), mort en 397 : « *Où trouver un meilleur témoin de la chasteté de la vierge que dans son propre mari* ».

Un écho du 4^e siècle que nous remarquons donc se prolonger aux 5^e, 12^e et 17^e siècles, puis jusqu'à nos jours.

Il est évident que lorsque j'ai interrogé Monsieur Reveyron sur « l'anormalité » de la frise du Boulou, je n'avais pas les éléments que nous venons de voir, qui renforcent encore cette impression d'anormalité : je n'avais réagi qu'à l'aspect : « globalement glorificateur » de St Joseph, hors époque, sans voir jusqu'où allait cette glorification.

Je voyais bien Joseph dans la scène du bain, dans celle de la théophanie malgré Francine Saunier, et de la fuite (ou « Entrée ») en Egypte.

Ce n'est que par des rapprochements avec d'autres représentations que j'ai pu soutenir la présence de Joseph dans les autres scènes : celle du soutènement de la couche de Marie, et surtout la scène du repos, faisant comprendre la présence du Saint-Esprit entre Joseph et Marie.

Je ne voyais donc, en 2002, qu'un aspect de plus à mettre au compte de l'originalité incomprise du Maître de Cabestany et de son atelier : un nouveau point à mettre à l'actif de ces « orientalisants » circulant de Catalogne en Italie au 12^e siècle. Bref : un cas théologique isolé, reprenant même le thème apocryphe du bain dionysiaque de l'Enfant. Une « curiosité ».

5 : Ambroise de Milan, *Traité sur l'Évangile de St Luc*, R.I, livres 1-4, Sources Chrétiennes, 45 bis, Ed du Cerf, Paris, 1971, p. 72.

B : Confirmation du problème en Arles

En fait, le Maître de Cabestany ne fut pas un cas isolé, en son milieu de 12^e siècle, comme le prouve éloquemment la frise du portail de la primatiale Saint-Trophime en Arles, avec la référence au même 5^e siècle, mais là, sur place, par le sarcophage des Alyscamps, sans avoir besoin d'aller à Sainte-Marie-Majeure.

Il n'est pas besoin de faire de grands discours sur le style de l'atelier du Boulou et celui d'Arles, pour voir qu'à la même époque, des ateliers fondamentalement différents, traitaient de la même façon le rôle de témoin, « à la romaine », de la virginité mariale.

Et ces ateliers vont jusqu'à reprendre la « glorification parallèle » de Marie et Joseph qui apparaît dans mes premières recherches de maîtrise :

- au 5^e siècle en Occident sur le plan iconographique, avec l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure (voir l'annexe 1)) et
- au 6^e siècle, en Orient, sur le plan théologique, avec les parallèles entre les morts de Marie (« *Sermon sur la Dormition* » de Théodose d'Alexandrie) et de Joseph (apocryphe de Jésus racontant à ses apôtres « *l'Histoire de Joseph le Charpentier* » et leur demandant de développer un culte à Saint Joseph. Ces deux textes sont d'ailleurs très probablement interdépendants (mémoire de maîtrise p. 54 sq mises ici en annexe 3). L'Orient bien sûr, n'avait pas attendu le 6^e siècle pour proclamer, avec l'Occident, Marie, Mère de Dieu, puisque le concile d'Ephèse est de 431, mais l'Occident semble le premier à avoir signifié la « glorification parallèle » de Marie et Joseph dans l'arc, parfois dit « éphésien », de Sainte-Marie-Majeure, dès 432.

Et cette « glorification parallèle » s'impose logiquement, car plus Joseph sera présent, avec auctoritas, et plus son témoignage de Foi en la virginité de Marie sera crédible. Qui, mieux qu'un mari, peut témoigner de la virginité de son épouse dont il a la garde ? St Ambroise, déjà cité, page 14, nous l'enseigne.

Et à l'inverse on comprend que la personnalité de Joseph ait été décriée, jusqu'à en faire un vieil homme, plus ou moins bafoué et déjà marié avec de grands enfants avant de prendre Marie pour épouse, afin de mettre en doute la virginité de Marie et donc la divinité du Christ. Joseph est incontournable pour les croyants, comme pour les incroyants, en l'Incarnation du Verbe. Il est au cœur de ce mystère, comme je le montre, dans tout mon mémoire de maîtrise, en citant les auteurs, dès les premiers siècles. Je ne mets ici, en annexe 2, que quelques unes de mes réflexions sur les apocryphes extraites de mon mémoire de maîtrise :

celles correspondant à la période de leur amplification, de 451 à 638 (p. 47 sq).

Il ne peut y avoir de Theotokos, au 5^e siècle, comme aujourd'hui, que par le témoignage de Joseph.

Et il est significatif que lorsque manque l'auctoritas de Joseph, les auteurs, à la suite du gnostique Clément d'Alexandrie (+ 216), aient recours à l'apocryphe de Jacques qui fait intervenir Salomé pour constater gynécologiquement la virginité de Marie : une Salomé dont le bras sera pétrifié comme dans l'exemple à Notre-Dame de Paris (à l'ouest du mur gouttereau nord). Dans le même sens, il sera intéressant de lire la prochaine étude de Nicolas Reveyron, à paraître dans les « Mélanges Pouzet » à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, sur les chapiteaux de l'Enfance en l'abside de la Primatiale Saint-Jean à Lyon.

Et il est tout aussi significatif que, de nos jours, Jean-Paul II ait pu, dans son Exhortation Apostolique *Redemptoris Custos*, parler du « parallélisme des pèlerinages de foi de Joseph et Marie ».

Ceci dit, le portail de la Primatiale Saint Trophime en Arles est complexe.

Nous ne nous étendrons pas sur le Christ en majesté dans le tympan, ni sur le linteau avec les douze apôtres, ni sur la large frise qui se rattache au linteau avec d'un côté les élus et de l'autre les damnés.

Nous ne développerons pas non plus les logiques de synthèse et de substitution qui caractérisent tout le portail.

Mais nous remarquerons dans la frise sur l'Enfance du Christ, une logique de récit, qui exalte Joseph.

Ce qui nous intéresse ici est donc la frise plus étroite, située en dessous de la précédente et dont les scènes se poursuivent sur les deux faces visibles de chaque chapiteau des pilastres qui ornent la grande porte.

Qu'il soit entendu que par « frise », j'entends la frise elle-même, à droite et à gauche du portail, sur la façade, derrière une triple colonnade de chaque côté, avec ses bandeaux sous voussures, plus les quatre faces de chapiteaux encadrant la porte.

La frise de Saint Trophime se lit comme celle du Boulou, de droite à gauche, si l'on admet que toute la partie droite est une Nativité incluant le bain de l'Enfant et la Nativité elle-même sur les deux faces du chapiteau droit, la théophanie aux mages sur la face latérale du porche et , sur la façade : une « scène de repos » à trois personnages comme au Boulou, séparée d'une scène de bergers (s'occupant de leurs moutons et non de la Nativité) par un ange aux ailes déployées et en attitude d'orant.

La théophanie aux mages montre un Jésus déjà grand.

A gauche, Marie tenant un globe trône sur l'une des faces du chapiteau tandis que l'autre face montre Joseph songeur entre deux anges. (sans doute le songe précédant le départ en Egypte).

La face latérale du porche montre, de droite à gauche trois soldats en arme et Hérode avec son conseiller accueillant les trois rois à pied puis,

le premier des rois à cheval, tourne bride. Les deux autres rois à cheval apparaissent alors sur la façade, dans le même sens du retour. La frise se poursuit par le massacre des innocents puis la fuite en Egypte, avec encore un Jésus assez grand : ce n'est plus un bébé.

Photos de gauche à droite, depuis la droite de la porte de la Primatiale.



fig. 8 : On notera que Jésus porte un nimbe crucifère comme au Boulou, mais il y a en plus la présence du Saint-Esprit sous la forme de la colombe.

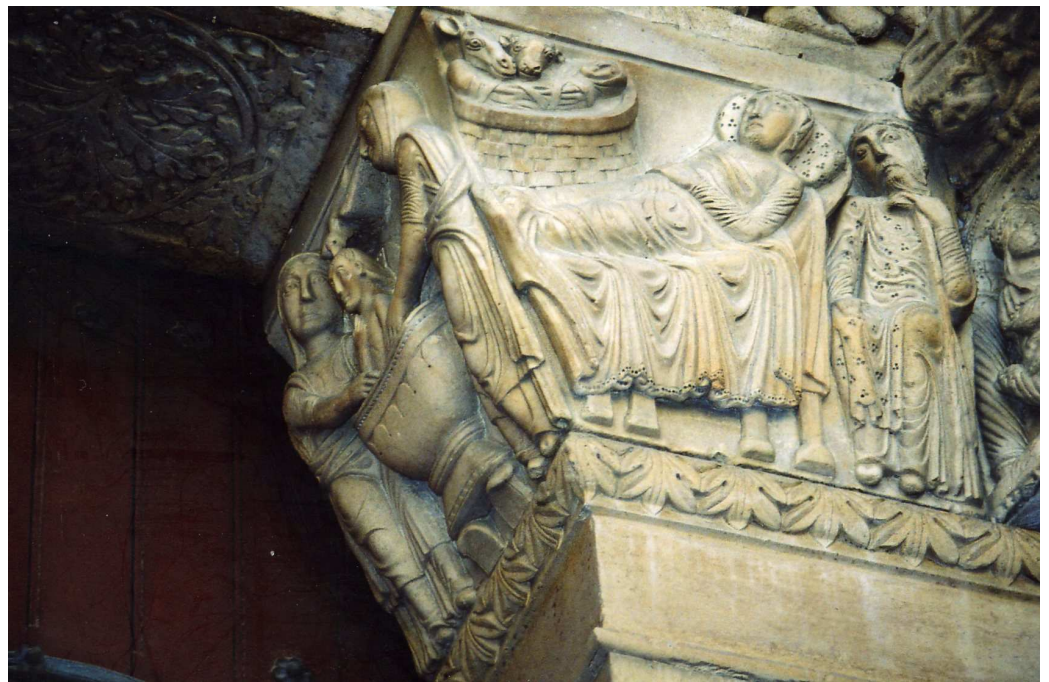


fig. 9 : Le panier de la crèche semble être au sommet d'une tour. La tour de David ? Joseph, assis, est à l'articulation de la scène suivante : la théophanie.



Fig.10 : Il s'agit bien d'une théophanie car Jésus est présenté par Marie et il est bénisseur.

Remarquer les trois belles têtes de chevaux qui terminent cette partie de frise (le bandeau sous voussure droit).

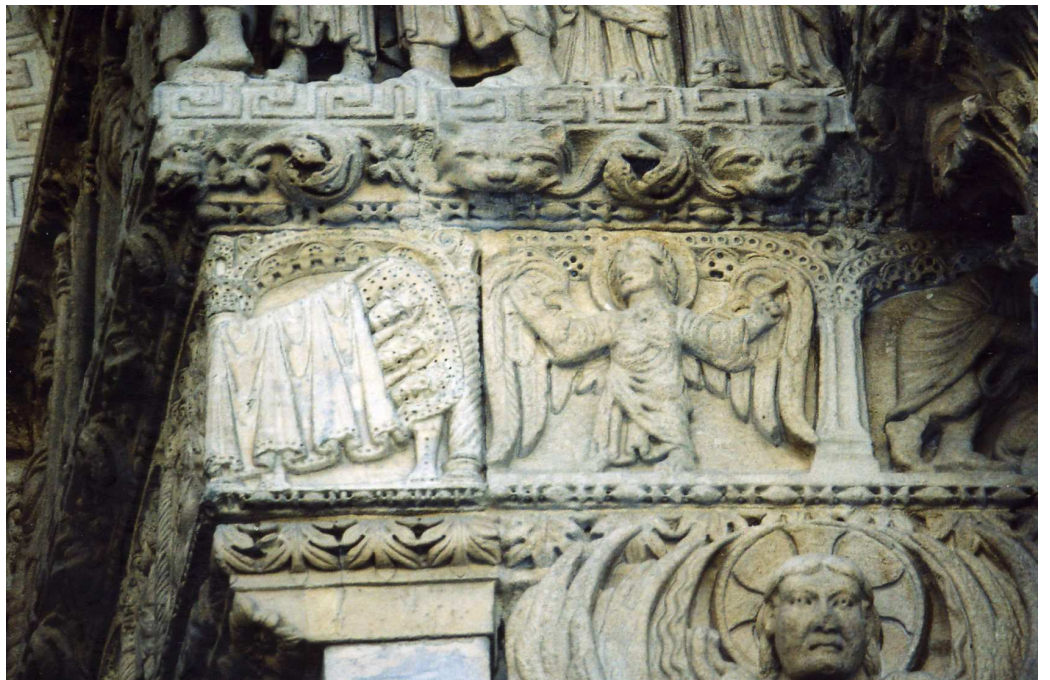


Fig. 11 : La frise sur la façade montre :

A droite : la partie inférieure d'un berger tourné vers ses moutons. Je ne reproduis pas la scène complète de bergerie, car elle n'apporte rien de plus que signifier le lieu et elle est en partie masquée par la triple colonnade.

Au centre de cette photo, un ange, ailes déployées et en attitude d'orant tourné vers la gauche : vers la « scène de repos ». En fait, de sa main

gauche il montre la scène de bergerie et de sa droite il semble interpellé les mages.

A gauche la scène de repos, sous un arc, où deux pieds de lit sont identifiables, ainsi que le drap d'où sortent trois têtes.

L'interprétation classique est le « songe des rois mages », que l'ange interpelle de sa main droite, tandis qu'il montre du doigt la scène de bergerie où ils doivent se rendre.

La frise de Saint-Trophime ne se lit donc pas tout à fait de droite à gauche comme celle du Boulou.

Tout se passe comme s'il fallait faire, à droite, un balayage visuel : on voit immédiatement devant soi et à droite en arrivant devant le portail, la « scène du repos des mages » que l'ange interpelle, pendant que la scène de bergerie situe l'action à venir. L'œil termine donc le panneau de façade droit pour venir au fond du porche sur le chapiteau droit : Nativité et Bain de l'Enfant et repartir à droite pour contempler, sur le bandeau sous voussure droit : la théophanie qui est l'aboutissement de la Nativité.

Et, passant à gauche de la porte, l'œil n'a plus qu'à suivre ce que je ne reproduis pas : sur les deux côtés du chapiteau la Vierge en gloire et l'ange (scène classiquement dite de l'Annonciation, avec la Vierge en gloire, comme dans l'Annonciation de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, qui fait face, ici, au bain de l'Enfant, puis le songe de Joseph précédant les épisodes hérodiens : accueil des mages à pied par Hérode et un conseiller, leur retour à cheval, le massacre des innocents et la fuite (entrée) en Egypte et enfin un motif floral.

Le « balayage visuel » n'a lieu qu'à droite de la porte, comme pour insister sur les représentations centrées par la scène du repos.

Du songe des mages découle d'ailleurs théologiquement toute la glorification de la Vierge Marie, mère de Dieu, affirmée sur les deux chapiteaux.

Mais Joseph est omni présent, en tant que témoin et gardien, comme au Boulou.

En faisant mes premières photos de la frise de Saint-Trophime, j'ai découvert par un de ces hasards providentiels, un sarcophage du milieu du 4^e siècle provenant de Saint-Honorat des Alyscamps, transformé en autel et encastré dans le mur gouttereau nord de la Primatiale.

Le hasard n'est pas que j'ai vu ce sarcophage : il est bien visible et annoncé. Le merveilleux est que j'ai vu et pu photographier une théophanie aux mages où saint Joseph est en position de pater familias, debout, appuyé au dossier du siège de Marie comme dans la théophanie du Boulou. Or l'encastrement ne permet la vision et donc la photo que sous un angle de dix degrés. Et il n'y a pas de lumière.

Ce sarcophage en marbre, merveilleusement travaillé, a été utilisé à Saint-Honorat comme autel jusqu'au 18^e siècle, époque où il fut transporté à Saint-Trophime et utilisé comme fonds baptismaux, puis retransformé en autel, sur lequel on a ajouté des colonnades, lors de son encastrement.

On ne voit donc bien que l'un des deux grands côtés, avec son double registre d'arcades, à colonnes torsadées supportant des frontons triangulaires ou des arcs surbaissés, alternés et isolant des scènes ou des personnages ayant trait à des miracles du Christ. Le lien avec l'ancien Testament est fait par la scène, en haut à droite, où il faut reconnaître Daniel empoisonnant le dragon des Babyloniens.

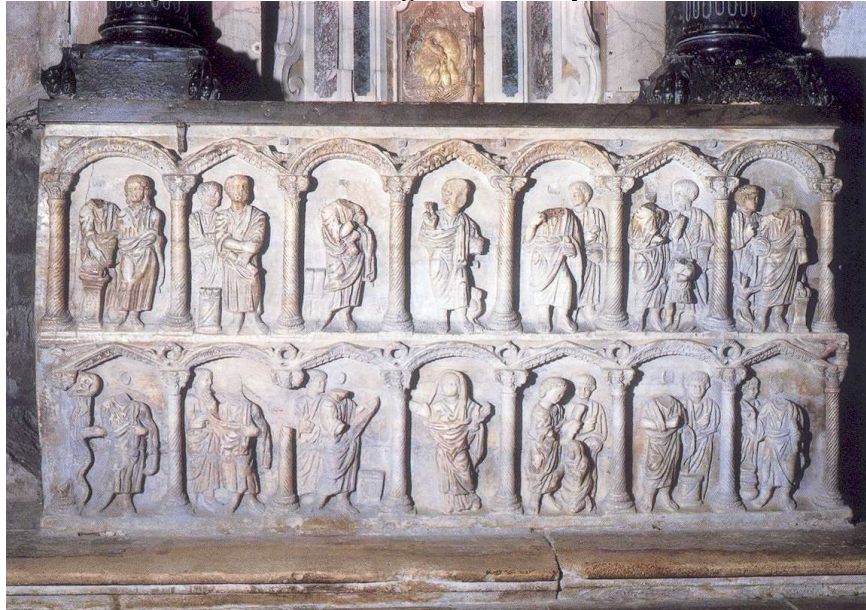


Fig. 12 : grand côté du sarcophage

Le petit côté, encastré, correspond à la tête du mort. Les représentations sont donc significatives par rapport au mort.

On arrive à voir cette magnifique théophanie, ci-dessous, au registre supérieur, et Joseph se tient comme un chef de famille.

Le registre inférieur représente l'entrée triomphale du Christ à Jérusalem. Joseph, fils de David mène donc au Christ Roi.



Fig.13 : registre supérieur du petit côté

L'encastrement de ce sarcophage est une preuve qu'il ne faut pas faire de l'archéologie ou de l'histoire de l'art et de la restauration selon nos concepts culturels, mais en essayant de se replacer dans l'optique de l'époque concernée.

Ne sachant rien de l'importance de St Joseph, aujourd'hui on encastre, sans projecteur, une scène décisive pour les premiers chrétiens, qui est le concentré de leur foi.

Il faut bien voir que ce que nous appelons « adoration des mages » est certes une adoration du Verbe incarné, mais elle n'est permise que par ce qu'il y a eu théophanie. L'adoration de Dieu en l'Enfant, signifie la foi des premiers chrétiens en l'Incarnation du Verbe qui, par son immolation, réactualisée à chaque messe, sera le Rédempteur de chaque chrétien fidèle dans la Foi. (et du mort déposé dans ce sarcophage en particulier).

Cette théophanie aux rois mages est un tel concentré de la Foi (Incarnation, Passion, Eucharistie) que les premiers chrétiens la fêtaient souvent le 5 janvier, en même temps que Noël.

Et nous venons de voir qu'au 12^e siècle, l'atelier de Saint-Trophime, en nous obligeant à un balayage visuel de la partie droite de la frise, rapproche la théophanie de la Nativité.

Mais Joseph est au cœur de la Foi.

Il est le « témoin » de la théophanie, au sens juridique romain, comme il fallait, à l'époque, un témoin pour la divinisation d'un empereur.

Les premières représentations de Joseph seront, logiquement, dans les premières représentations de théophanies, au stade de ce que Grabar appelle des « images-signes », puis, au 4^e siècle, dans les représentations descriptives, comme sur ce sarcophage.

Une base de donnée se devrait de faire un bilan de toutes ces images-signes, puis descriptives.

Toutes les photos sur la frise et sur le sarcophage des Alyscamps à St Trophime, sont des photos personnelles.

2° PARTIE

Réflexions en vue de l'élaboration d'une base de données informatique, à partir de mes trouvailles en maîtrise

Enthousiasmé, je parlais de mes recherches à quelques personnes susceptibles de m'indiquer des pistes de recherche.

Par exemple, mon ami, le professeur d'égyptologie Ashraf Sadek, qui m'a introduit dans les milieux coptes de France et d'Égypte, m'a confirmé dans la piste orientale, au cas où je veuille me lancer à la « poursuite » du Maître de Cabestany, ce que je me suis bien gardé de faire.

Pour le Professeur Sadek il y a en effet une ressemblance entre les têtes rondes aux grands yeux en amande et aux joues enveloppées du Maître de Cabestany et celles des « Têtes de Jéricho » et des « visages de Mésopotamie » (Gouda et les autres grands prêtres, que l'on peut voir au Louvre).

Mais dans ce sens, de l'orientalisation, il m'indiqua le livre incontournable de Gabriele Giamberardini, *Saint Joseph dans la tradition copte* (6).

Ce livre fut en fait le début de fil de l'écheveau que je ne cesse de dévider.

Par lui je me suis plongé dans la fantastique documentation du CRD (plus de 12.000 documents en toutes langues et notamment les Actes des huit symposiums internationaux de josphologie), qui s'ajoutait à celles auxquelles je pouvais accéder facilement : celle du studium Notre-Dame-de-Vie à Venasque, rattaché au thérésianum du Vatican, celle de l'Abbaye St Joseph de Flavigny sur Ozerain, et celle de la congrégation des Pères du Saint-Esprit à Saint-Joseph d'Alex etc.

Depuis, les pistes de recherche s'intriquent de l'une à l'autre jusqu'à la musicologie, le bâti, les titulatures, la dévotion, les pèlerinages, la philatélie et jusqu'aux méreaux.

Bien sûr, cela fait longtemps que je ne suis plus en recherche, car, presque d'emblée, avec l'accord de Monsieur Reveyron, j'ai limité mon travail de maîtrise à une introduction-papier d'une base de données informatique et celui de master 2 à la création de cette base.

6 : Giamberardini Gabriele, *St Joseph dans la tradition copte*, COJ, Montréal, 1969.

Et malgré cela, les informations m'arrivent toujours, sous l'impulsion donnée en 2003, depuis par exemple les sœurs bénédictines de Nazareth à propos de la « Maison du Juste » (les restes archéologiques de ce qui pourrait être la maison de la Sainte Famille), jusqu'à des correspondants au Liban, en Egypte, au Vietnam, sans parler des pays d'Amérique latine, ou, plus près de nous, des Alpes Maritimes, avec la Basilique de St Joseph à Beausoleil, près de Monaco, ou l'église de Cantaron près de Nice, liée à la Maison d'Italie.

Les « dits » de mon mémoire de maîtrise ont souligné mes « non dit ». Et il faut bien voir cela avant de présenter mes conclusions de 2004 qui justifient la création de la base de données.

Mes « dits » ne sont encore que la partie supérieure d'un gigantesque iceberg, que seule une équipe internationale, pluri-disciplinaire et inter universitaire pourra analyser et entrer les éléments dans la base de données.

Pour reprendre ma comparaison archéologique : j'ai fait des sondages, j'en ai déduit quelques pistes de recherche ; il reste à faire les fouilles extensives depuis chaque sondage...et faire d'autres sondages.

Le propre même de la base de données sera de remettre en question toutes les conclusions que nous allons voir et tous mes découpages du temps, malgré leur justification pratique au moment de ce premier travail.

Je m'attends donc à ce que certaines de mes intuitions, et peut-être toutes, soient infirmées.

Leur intérêt est que, même erronées, elles servent de support à la réflexion pour l'élaboration d'une base de donnée expérimentale.

Ceci dit, voyons ces conclusions provisoires auxquelles j'ai pu arriver en maîtrise, sur un plan général, puis, période par période.

SUR UN PLAN GENERAL :

Je n'ai rien fait sur l'Eglise d'Antioche, malgré de bons contacts, mais il faut aller vivre quelques mois au Liban.

Après la période du concile de Chalcédoine (451) j'ai fait « l'impasse » sur les églises non chalcédoniennes autres que celle d'Alexandrie, mais l'Eglise copte leur « donne le ton » dans une première approximation, et à ce stade je me suis contenté de cette approximation. Leurs différences devraient d'ailleurs être surtout au niveau du contexte historique local et de l'iconographie. Là aussi il faudra que je passe quelques mois en Egypte et en Ethiopie.

Bien que relativement bien documenté sur l'Eglise d'Alexandrie, des origines à nos jours, grâce à mes amitiés coptes, et sans doute grâce à cela, j'ai conscience de tout ce qui me manque sur le plan historique,

théologique, iconographique, dévotionnel, même en ce qui concerne les sites de la Sainte Famille sur lesquels je suis allé plusieurs fois.

Je n'ai pu que survoler l'influence juive, puis musulmane à travers les écrits apocryphes, puis sur les sites de la Sainte Famille en Egypte.

Ma sélection de textes relatifs à St Joseph, à toutes périodes, reste une sélection et je n'ai pas toujours choisi les auteurs les plus connus afin de souligner que le problème abordé le fut par tous les penseurs de l'époque.

Sur le plan iconographique, ma sélection fut encore plus sévère car je ne voulais pas donner une fausse impression d'exhaustivité. Je n'ai offert que de simples illustrations.

Par contre, une base de données devrait introduire les références classiques en Histoire de l'Art (date, taille, matériau, lieux d'origine et de visibilité etc) et, pour suivre Grabar (7), l'étude du « vecteur graphique ».

J'en ai donné quelques exemples dans la période du « tronc commun ».

A ce stade donc, je n'ai fait aucun graphique, aucune statistique. Je suis resté au niveau des « sondages », sans pour autant être aveugle quand des évolutions sont manifestes. Mais il faut que ce soit manifeste pour être appréhendé à ce niveau.

Avec une base de données, j'espère qu'il sera possible par exemple, de voir apparaître des concordances entre les « Faits » théologiques et iconographiques, plus ou moins décalés dans le temps, et pas forcément dans le même sens : si la théologie devrait induire l'iconographie, l'inverse n'est pas inenvisageable, et, par exemple, au 18^e siècle l'iconographie ne suit pas la théologie.

Cela va même plus loin, et cela apparaît bien dans ces recherches : on sait qu'il ne suffit pas, pour connaître une œuvre chrétienne, de connaître la théologie de l'époque, et encore moins de se limiter à la décrire. On sait qu'il faut établir le lien entre l'image chrétienne et l'ancien Testament et la théologie nous y aide car elle fait elle-même, depuis les origines du christianisme, ce genre de « gymnastique ». Mais il faut établir le lien qu'une image chrétienne peut avoir avec l'art impérial, le judaïsme, les sectes païenne, l'Islam, etc.

7: Grabar, *Les voies de la Création en iconographie chrétienne*, 1^o partie, Presses de l'Université de Princeton (Bollingen Series), 1968 et 1^o et 2^o parties, Flammarion, 1979, 1994.

Une base de données doit donc montrer l'interactivité culturelle et l'exemple que j'ai donné des œuvres rabbiniques du 3^e siècle me semble significatif de l'irréductibilité théologique autour de St Joseph, pour comprendre les écrits apocryphes (8), (9), (10), qui eux même vont retentir sur l'iconographie chrétienne et même sur des sites bâtis, lieux de pèlerinages, qui subiront à leur tour l'influence musulmane (11).

PERIODE PAR PERIODE :

J'ai essayé d'appréhender à chaque période ce qui la caractérise : l'acmé d'un phénomène, qui a bien sûr ses prémices et ses prolongements, hors période, avec parfois des résurgences, que j'ai soulignées. C'est le cas pour les apocryphes ou pour l'influence islamique sur les sites de la Sainte Famille en Egypte, qui reprend de nos jours (pour le tourisme cette fois !).

Pendant le « Tronc commun » : jusqu'en 451 (schisme du concile de Chalcédoine)

J'ai montré comment l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure, dérivé de l'arc impérial des colonnes d'Arcadius, est plus à la gloire de l'Eglise triomphante, par Joseph, qu'il n'est « éphésien », car il est centré sur le songe de Joseph, commandant, en un « balayage visuel », les deux directions, verticale et horizontale, de la mosaïque. Joseph est au cœur du mystère de l'Incarnation, au croisement des trinités céleste et terrestre définies par saint Augustin.

Joseph est déjà le chef de « l'Eglise militante », comme Morales définira la « trinité terrestre » lors de la Contre-Réforme.

J'ai dû reprendre et augmenter ce passage de mon mémoire de maîtrise, comme bien d'autres, pour rédiger le commentaire de la fiche correspondante, dans l'actuelle base de donnée (fiche 62).

Et nous avons déjà vu, en introduction, l'importance de ce principe de croisement des Trinités céleste et terrestre, à propos de la scène du repos dans la frise du Maître de Cabestany, au Boulou. Croisement comparé au croisement des trinités dans le tableau de Kalisz.

De 451 à la conquête arabe, en 638 :

J'ai encore plus restreint mon approche théologique et iconographique aux seuls latins et coptes, mais cela m'a permis de trouver chez St Maximin de Turin (+ 470) (12), le premier aperçu de Joseph jeune lorsqu'il épousa Marie.

8 : Quéré France, *Ecrits apocryphes*, Ed du Seuil, 2002.

9 : Mopsik, *Les Evangiles de l'ombre*, Le Lien Commun, 1993.

10 : Collectif dirigé par François Bovon et Pierre Geoltrain, *Ecrits apocryphes chrétiens*, La Pléiade, 2002.

11 : Collection Le Monde Copte, Limoges.

12 : Maxime de Turin, *Sermones*, 53, ML 57, 639, cité par G.M. Bertrand dans *St Joseph dans les écrits des Pères*, p.76.

St Maximin de Turin m'a posé un problème méthodologique : de classement en fin ou début de période. C'est intéressant dans le cadre des réflexions préparatoires à une base de données. C'est pourquoi je m'y suis un peu étendu. Mais le problème disparaît dans la base actuelle, où aucune considération de période n'a été retenue.

Ma restriction aux seuls coptes et latins dans l'approche théologique m'a surtout permis d'aborder les écrits apocryphes : un monde qui m'a semblé caractériser la période, par le « brouillard » qu'ils jettent sur le personnage de Joseph que l'on commençait, par déductions logiques, à apercevoir jeune.

Bien sûr, les apocryphes ne se limitent pas à cette période : je montre qu'ils ont commencé dès les débuts de l'Eglise et se sont poursuivis jusqu'à nos jours. J'ai d'ailleurs essayé de les suivre, période par période, étant donné leur importance.

Il faudrait donc référencer tous les apocryphes dans l'acceptation du concile de Laodicée (« qui ne sont pas au Canon »), dans l'Eglise romaine, où j'ai pu pousser assez loin la recherche, mais aussi chez les « grecs » et les non chalcédoniens, puisque toutes les Eglises ont participé au concile de Laodicée, pendant leur « tronc commun ».

En tout cas, dès à présent, il est positif d'avoir pu mettre en évidence que, non seulement Joseph n'est pas un produit de la Renaissance médiévale, caché jusque là par un « brouillard », mais que le « brouillard », jusque là tenu, s'est épaissi après le concile de Chalcédoine...et, par exemple, St Joseph, en Occident, est devenu forgeron.

Il faut donc changer de regard : chercher Joseph forgeron sur plus de 900 ans, et il faut le chercher dans l'art paléo chrétien.

L'influence de l'art impérial se poursuit en effet dans l'art paléochrétien de cette période, avec quand même une simplification des informations : St Grégoire le Grand (540-604), ne recommandait-il pas aux peintres de réduire leur répertoire aux éléments compris par la masse des laïcs.

Un motif courant du 6^e siècle est la série de médaillons, de « portraits » (d'apôtres et de bienfaiteurs) sur des ampoules de Terre Sainte ou sur les images clipeatae des absides de St Vital, de Chypre ou du Sinaï.

On sait les origines funéraires païennes (latines et même grecques) de l'imago clipeata, à côté, d'ailleurs, de l'image en pied, ou du buste dans un rectangle. L'individualité du sujet est rarement respectée. Les copies sont soit des peintures murales soit des peintures de chevalet mobiles.

Le monastère Ste Catherine, au Sinaï, conserve une icône sur bois du 6^e siècle, de St Basile de Césarée.

Toujours à Ste Catherine, une icône à l'encaustique représente St Pierre comme un diptyque consulaire (avec, au dessus de lui, trois médaillons du Christ, de Marie et d'un apôtre évoquant l'empereur, l'impératrice et le co consul de l'année !).

Il y a donc matière à rechercher des « portraits » de St Joseph.

C'est d'ailleurs du 6^e siècle que datent les Evangiles de Rossana, comme d'ailleurs les manuscrits de Sinope et leurs miniatures.

Nous n'avons pas l'habitude d'intégrer St Joseph dans nos interprétations des personnages, par exemple dans les groupes entourant le Christ ou Marie trônant et préfigurant les « saintes conversations » des peintres italiens du Moyen Age et de la Renaissance.

Nous avons pourtant déjà vu, dans la période précédente, le sarcophage des Alyscamps, encastré dans un mur de Saint Trophime, et la mosaïque de l'arc triomphal de Ste Marie Majeure où Saint Joseph occupe une position clef.

Et l'importance prise théologiquement par St Joseph au cœur du mystère de l'Incarnation, comme père du « Fils de l'Homme » et comme témoin (au sens juridique romain) de la virginité de Marie, ne permet pas d'imaginer son absence iconographique, ne serait-ce que dans, par exemple, les petites scènes narratives des diptyques à cinq compartiments qui entourent les portraits du Christ et de la Vierge en majesté.

Il faut donc reprendre toutes ces petites scènes en changeant de regard.

L'icône sur bois, représentant des *Scènes d'Evangile*, (que l'on voit au Vatican, Museo Sacro) est explicite : la scène de la Nativité en bas, à gauche, n'oublie pas St Joseph nimbé...exprimant, témoignant, par sa tête tournée, sa non responsabilité sexuelle, dans cette naissance divine.



Fig. 14 (Extrait de Grabar, fig. 70, p.179)

Il faut changer de regard aussi en analysant la chaire de Maximien, archevêque de Ravenne et contemporain de Justinien : nous entrons dans « l'art monumental ». Les critiques d'art notent bien la finesse d'exécution des tablettes d'ivoire, les détails naturalistes de toutes les scènes évangéliques évoquées...comme Marie enceinte lors de sa venue à Bethléem pour le recensement.

Grabar (p.180) insiste bien sur le changement radical : le sculpteur dans la chaire de Ravenne n'utilise plus « d'images signes » : sa sculpture est narrative, descriptive, vivante et amplifie les sujets traités sur les diptyques.

Mais il reste à reprendre toutes les scènes, notamment celles de l'Enfance...où Joseph est susceptible d'apparaître, ce qui motivera un voyage en Italie.

Il faudrait même revoir les cycles biographiques de l'ère impériale que l'on trouve facilement sur les sarcophages et qui évoquent souvent l'enfance de Dionysos, sa naissance miraculeuse et...le bain du nouveau-né...que nous retrouvons dans les évangiles apocryphes ...et sur la frise du Maître de Cabestany, au Boulou., ou celle de Saint-Trophime d'Arles. Un sarcophage païen, au Musée National de Rome, montre même des scènes d'école, des premiers pas...avec trottinette etc, que l'on retrouve dans la vie apocryphe de Marie ou de St Jean Baptiste...

Les chrétiens ont donc adapté des cycles typologiques d'usage constant autour d'eux...avec un retour d'effet aux textes.

C'est l'une des raisons qui font que les écrits apocryphes ont l'air étrange, « étrangers ».

Autre résultat de la période : si je suis resté classique dans l'approche de l'iconographie immédiatement post chalcédonienne en terres impériales, j'ai mis en évidence que les terres non chalcédoniennes, coptes en particulier, ne sont pas « terrae incognitae », contrairement à l'opinion commune.

Les recherches archéologiques des vingt dernières années sont exaltantes car les premiers résultats sont très prometteurs. Il y a de fantastiques possibilités d'études archéologiques en Egypte chrétienne. On l'oublie trop.

Pourquoi n'y utiliserait-on pas aussi les cultures antérieures, latines, grecques et même pharaoniques ?

Isaac Fanous, le Maître de l'Ecole moderne d'iconographie du Caire a pu dire (13) : « *Quelqu'un, un jour, m'a demandé depuis combien de temps je peignais des icônes : cinquante ans ? Non, sept mille ans !* »

Ayant la chance de posséder la collection complète de la revue universitaire *Le Monde Copte*, il me fut aisé de relire les articles consacrés aux icônes et de sourire en lisant un article du Père Samuel...du monastère des syriens: « *Projet de cataloguer les icônes des églises et monastères coptes d'Egypte* » (14).

13 : Le Monde Copte N°29-31, 2.000, p.15.

14 : Le Monde Copte, N°18, 1990, p.129

Sourire ! Car je retrouve ce monastère des syriens, ce fameux Deir el Suriani déjà signalé plusieurs fois dans mon mémoire de maîtrise comme but d'études, en suite à ce mémoire.

Je ne sais pas où en est ce « projet » et même si le Père Samuel est toujours vivant puisque son article est déjà vieux de quatorze ans !

Mais le renouveau monastique au 20^e siècle, en Egypte, à partir de vocations tardives issues des Universités, ne peut que me faire espérer une continuité...et, en quatorze ans : des résultats...enregistrables dans une base de données.

Le Père Samuel annonçait, dans son article, un catalogue exhaustif, réalisé avec le concours de ses étudiants...qu'il encourageait, après la licence, à « lire les textes inédits de notre littérature arabe chrétienne copte afin de trouver davantage d'informations concernant les icônes. Tel est le cas du manuscrit d'Abù el-Makarim du 12^e siècle que j'ai publié au Caire en arabe, en 1984 ».

Le Père Samuel semble également s'intéresser à l'archéologie du bâti puisqu'il a publié « *Guide to ancient coptic churches and monasteries in upper Egypt* » !

Propos exaltants, car Joseph, au cœur, avec Marie, de la théologie alexandrine de l'Incarnation, ne peut qu'apparaître tout au cours des siècles, en Egypte, pour peu qu'on le cherche.

Et à Deir el Suriani, on devrait trouver des réponses aussi bien de l'Eglise d'Alexandrie que de l'Eglise d'Antioche, puisque c'est en ce monastère du Wadi Natrum que se réfugièrent les syriens, au 6^e siècle, pour fuir les persécutions de Justin. D'où le nom de « monastère des syriens », Deir el Suriani.

Il restera à trouver celles des autres Eglises non chalcédoniennes : éthiopiennes, puis arméniennes, à partir de leur constitution.

Et toute l'Egypte chrétienne bouge actuellement sur le plan archéologique : que ce soit à Deir el Suriani, encore, mais cette fois avec le Père Karel Innemée, ou au Vieux Caire grâce à Mounir Ghabbour, etc...et le fait de travailler sur des églises, amène à restaurer des icônes et des fresques...comme les fresques du Monastère St Antoine, restaurées par le Père Maximos, sans parler des travaux de l'I.F.A.O...

L'Egypte chrétienne est de moins en moins « terre inconnue.

L'exemple le plus célèbre, pour cette période, est au Musée du Louvre : « *Le Christ protégeant l'abbé Méнас* », provenant du monastère de Baouit.

J'ai reproduit, en maîtrise, à titre d'exemple, deux fresques fantastiques du 4^e et 6^e siècle, dont l'une, une Nativité, d'une coupole de Deir el Suriani que j'inclus ci-dessous, comporte St Joseph. On remarquera qu'il nous regarde en soutenant la couche de Marie comme dans la scène de la Nativité de la frise du Boulou. Simple variante : au Boulou Joseph regarde les bergers.

La fresque de Deir el Suriani est datée, par des inscriptions en copte et en syriaque, du 6^e siècle.

Pour tenir compte de ces inscriptions il faudra entrer cette fresque dans la base comme ayant deux supports : scryptographique et fresque. Et il faudra avoir une traduction exacte des inscriptions, car cela peut nous amener à des concordances.



Fig.15 : Nativité, Fresque de coupole de Deir el Suriani

(extrait de Coptic Art. Nabil Atalla, corrections françaises : R.P. Martin, *Coptic Art, Art Copte*, Tome I, chez Lehnart et Landrock, Cairo, non daté mais postérieur à 1989)



Fig. 16 : détail de St Joseph soutenant la couche de Marie

Il n'est pas anodin de remarquer que dans mon mémoire de maîtrise, je donne comme légende : « détail de St Joseph auprès de la couche de Marie », comme tout historien de l'art pour une scène semblable, alors qu'aujourd'hui je note : « soutenant » la couche de Marie. C'est qu'entre temps j'ai mieux fait le rapprochement avec la frise du Boulou et la théologie augustinienne et que je peux dire : Joseph ne rêve pas « bêtement » dans une situation si grave pour l'Humanité. Ce n'est pas un vieux benêt cocu. Il veille. Il garde. Il soutient certes la couche de Marie, mais c'est le Ciel qu'il soutient et si l'on voit cette photo non pas en plan mais dans une coupole, cela devient évident, et c'est nous, ou l'autel, qu'il regarde (il faudrait retourner sur place pour voir la direction exacte de son regard).

Ma thèse que Joseph « soutient » est encore plus évidente si l'on incorpore dans l'analyse la notion de source culturelle : et au 6^e siècle, en Egypte gréco-romaine non encore arabisée, Hercule devait être présent à tous les esprits, ce qui facilitait la compréhension de la scène.

Joseph est certes tout petit, mais sa disproportion dans l'ensemble souligne une notion que l'on dira plus tard « thérésienne » : celle du « petit instrument ». Un « demi-dieu », comme Hercule.

L'un des intérêts d'une base de donnée sera de faciliter ce genre de rapprochements.

Dans la période d'arabisation, de 638 à 800

J'ai montré que l'on doit démêler les différences d'émergence de Joseph, les jeux d'influence, chez les juifs, les musulmans et les chrétiens.

Sur le plan théologique :

En « sondant » chez les latins, on voit Joseph prendre du relief sur le plan théologique et, avec Bède (+ 735), il acquiert une carrure ecclésiale (15), (16) : Joseph, dont le nom signifie « accroissement » est vu comme le père de Jésus et...de tous ses « frères », enfantés spirituellement par l'Eglise (et le Pontife romain). Par Joseph, la fratrie de Jésus s'accroît, ce qui n'est finalement que l'expression doctrinale, latine, de l'iconographie copte que nous venons de voir, car si Joseph soutient la couche de Marie qui enfante le Christ, c'est l'Eglise qu'il porte, qu'il garde, qu'il protège, qu'il « patronne » avant le terme. Dans ce cas, faute d'autres textes, la formulation semble suivre l'iconographie et ne la précède pas ! Peut-être parce que le besoin d'explicitation se faisait sentir.

Or, ce thème est capital puisqu'il nous mènera en 1870 à la proclamation, par Pie IX, de St Joseph comme « Patron de l'Eglise Universelle ».

A noter que Bède reprend St Hilaire de Poitiers pour décrire Joseph comme forgeron.

En « sondant » chez les coptes », la période correspond au développement culturel face à l'Islam, sur les sites visités par la Sainte Famille.

Cette période m'a semblée capitale, tant chez les latins que chez les coptes, car les deux points forts :

* le rôle ecclésial de Joseph chez les latins,

* le développement des Lieux Saints égyptiens,

vont traverser les siècles jusqu'à être les marques joséphaines du 3^e millénaire pour chacune des deux Eglises, qui garderont leur spécificité.

Bien sûr, il y a toutes les nuances d'acculturation, à répertorier, entre coptes et musulmans d'abord, puis avec l'arrivée des franciscains en Egypte.

Même les apocryphes s'arabisent, ce qui re-opacifie, à nos yeux, la silhouette de Joseph. Pour les contemporains, l'arabisation devait être, au contraire, la condition de la compréhension et de la perpétuité (ou de la dialectique) du dogme, comme la culture impériale l'était avant l'Egire.

Tout au long des périodes, je fais d'ailleurs remarquer ce véritable « jeu de cache cache », apparent, avec Joseph, jusqu'à aujourd'hui, où il semble presque entièrement découvert, jusqu'à ce qu'un changement de culture le réopacifie provisoirement. Mais le débat reste le même : Jésus est-il Dieu incarné ? Est-il vrai Dieu et vrai homme, donc né d'une femme restée toujours vierge, dont Joseph est le témoin de la virginité ?

C'est tellement net que, si je devais donner un titre à mes recherches, autre que celui, universitaire, « Vers un *Etat de la Joséphologie* », je mettrais sans doute : « *Deux mille ans de cache cache avec Joseph* ».

15 : Ponton G., c.s.c., *St Joseph dans l'œuvre de Bède le Vénérable*, COJ, N°19, p.196 sq.

16 : note 20 p.204 de Ponton, *ibid.*

Sur le plan iconographique, je me suis permis de remettre en question la notion de « Dark Age », classiquement admis du 6^o au 9^o siècle puisque nous avons vu à la période précédente de belles réalisations tant chez les latins que chez les coptes.

Je ne fais démarrer le « Dark Age » qu'au milieu du 7^o.

Mais une base de données permettrait peut-être d'enregistrer des œuvres isolées, dispersées, recouvertes d'enduit à la période iconoclastique et dont la restauration les rendrait de moins en moins isolées...repoussant le « Dark Age » d'autant !

La Renaissance carolingienne, de 800 à 1095

Elle m'a semblé centrée, chez les latins, par Raban Maur (+ 856), qui est un maillon important entre Bède et Pie IX et ses successeurs dans le développement de la « carrure » ecclésiale de Joseph. C'est tout le lien entre Joseph et l'Eglise, Corps Mystique du Christ, à protéger, comme le Christ, dans ses trois composantes avant même les expressions d'Eglise militante, d'Eglise souffrante, et d'Eglise Triomphante.

Dans cette période, Raban Maur présente l'intérêt de rappeler encore la tradition latine, depuis St Hilaire de Poitiers (17) puis Bède, de considérer Joseph comme forgeron et non comme charpentier (18), (19).

Ce n'est qu'à partir de St Thomas d'Aquin (+ 1274), précédé par Ruppert (+ 1135), que les latins se rangeront définitivement à l'opinion copte de « Joseph le Charpentier ».

Mais cela pose un très intéressant problème iconographique déjà soulevé brièvement : répertoire, en Occident, les images de « Joseph le Forgeron », depuis St Hilaire de Poitiers (+367), jusqu'au moins à St Thomas d'Aquin, mort en 1274 : plus de 900 ans d'iconographie.

Je ne connais pas d'images de Joseph forgeron, mais c'est inconcevable sur neuf cents ans ! A chercher, en changeant de regard sur les représentations de la Sainte Famille : on peut avoir un forgeron que l'on n'aura pas identifié comme St Joseph, mais comme un élément du paysage.

Et justement : parmi les documents qui ne sont pas dans mon mémoire de maîtrise et qui attendent d'entrer dans la base de donnée, il en est un qui peut fournir une piste de recherche : j'ai reçu l'information que le 1^o mai 1955, date que l'on connaît comme celle de l'institution par Pie XII de la fête de « St Joseph artisan », le pape annonça cette nouvelle fête devant deux cent mille ouvriers chrétiens, réunis sur la place Saint-Pierre, à Rome, à l'occasion du dixième anniversaire des ACI (Associations Chrétiennes des travailleurs Italiens).

17 : Ambroise, in Luc, 3, 2, PL 15, 1589, *St Hilaire, in Matth.14, 2, PL 9, p.996-997*

18 : De Becker Gérald, s.s.c.c, *Raban Maur et la théologie de St Joseph*, COJ XIX, 1971.

19 : Palmier Etienne, o.p., *De participatione sancti josephi in mysterio Incarnationis Redemptivae*, Melitae, 1958.

Ils étaient réunis, m'assure-t-on, autour d'une énorme enclume, surmontée des différents symboles du travail, du drapeau et de la Croix. Il reste à en trouver une photo et l'explication du choix de cette enclume, ce qui peut nous faire remonter loin dans le temps et espérer des iconographies.

Les ACI existant toujours, il suffit de pouvoir accéder à leurs archives, mais elles n'ont pas répondues à mon premier courrier, écrit en français. A reprendre.

Sur le plan théologique, l'Orient reste à la notion des fiançailles, alors qu'en Occident les théologiens mettent l'accent sur la notion de vrai mariage de Joseph et Marie, ce qui est très hébraïque et les travaux du Pr Joseph Mélèze-Modrzejewski le prouvent (20).

Ces travaux permettent de souligner à nouveau l'intérêt de créer, par la suite, une équipe pluridisciplinaire pour développer la base de données joséphaine.

La période de la « Renaissance carolingienne » doit donc être considérée comme le début de l'insistance de l'Eglise latine sur la nécessité, pour les familles, d'imiter la Sainte Famille.

C'est le début de la Pastorale Familiale !

La Pastorale copte reste centrée sur la défense de ses Lieux Saints face à l'Islam...et face aux latins de Jérusalem. C'est tout le sens de la « Vision de Théophile » (21) et des nouveaux apocryphes comme « l'Evangile en arabe » (dit aussi : « Vie de Jésus en arabe ») (22).

20 : Le professeur Mélèze travaille depuis cinquante ans sur les papyrus grecs d'Egypte et notamment sur ceux des communautés juives qui vivaient à Alexandrie et dans le Fayoum depuis la fin du 4^e siècle avant notre ère.

Voir le *Monde de la Bible* (N^o de janvier-février 2005, p 55, pour découvrir son étude de la « *Plainte de Philotas* », un papyrus d'Herakleopolis, récemment publié, datant de 154 av.n.e où l'on voit bien que le mariage juif comporte deux étapes : la « sanctification » (qiddoushin) de la mariée, qui la lie à son époux et la sépare de sa famille, puis « l'élévation » (nissou'in) qui fait entrer la mariée dans la maison de son époux, avec donc, seulement, la consommation du mariage.

Cela permet d'ailleurs de comprendre l'embarras de Joseph qui, au moment du « nissou'in », voit Marie enceinte.

21 : Giambérardini, p.104

22 : *Vie de Jésus en arabe*, La Pléiade, 2002.

La période médiévale, du Maître de Cabestany, 1095-2004

Elle est marquée par la pérennité et l'acuité des discussions, avec l'introduction du problème des rapports entre Foi et Raison (la raison restant subordonnée à la foi).

J'ai essayé de montrer qu'Abélard connaissait les apocryphes puisqu'il prend encore parti contre les « frères » de Jésus (23).

Pierre Comestor les connaissait aussi puisqu'il admet la chute des idoles lors de l'Entrée en Egypte (24).

Mais Comestor est intéressant à trois autres titres :

* il introduit (ou témoigne de) la notion de crèche dans une maison au lieu d'une grotte...et dont il faut rechercher l'iconographie à partir de cette période ;

* il introduit (ou témoigne de) la notion de Joseph christophore dès le 12^e siècle, alors qu'on connaît cette forme iconographique et en statuaire beaucoup plus tard. J'ai pu donner quelques exemples d'iconographies du 12^e siècle, de Joseph christophore, alors que Louis Réau en fait une invention de la Contre-Réforme (25);

* il développe l'idée du « parallélisme des pèlerinages de foi de Joseph et Marie » bien avant Jean Paul II, car ils ont « offert ensemble, leur fils, » au Temple, lors de la Présentation. Oblation prouvant, pour Comestor, leur égal état de contemplatifs.

Comestor, contemporain du Maître de Cabestany, est donc l'exemple final, prouvant que, contrairement à l'enseignement des théologiens comme le Père Rondet (27) ou l'abbé Dusserre (27), contrairement à celui des Historiens de l'Art comme L. Réau (25) et donc contrairement à mon attente, la frise du Boulou, comme celle de Saint-Trophime d'Arles, mettant à l'honneur St Joseph au 12^e siècle, n'ont rien d'extraordinaire : elles sont dans la ligne de tout ce que nous avons vu en douze siècles, y compris les apocryphes, puisqu'elle nous montre le « bain de l'Enfant »...en sachant que le bain de l'enfant remonte plus loin que les apocryphes : au bain de Dionysos !

Mieux : ce que nous avons vu confirme ce que nous savons sur l'histoire de l'art en général, au Moyen-Age : « *l'iconographie médiévale est avant tout l'héritière consciente des créations de l'Antiquité* » (Grabar p.252).

Ce qui laisse planer le doute sur un « dark âge » complet.

Il reste bien sûr à continuer l'enquête sur le Maître de Cabestany, son « orientalisme », qui fut-il ? Olivier Poisson a annoncé, dans les Cahiers de Cuxa (28), une exposition en 2004, à Cabestany, de tous les moulages du Maître de Cabestany et de son atelier.

23 : Trottier Aimé, *Abélard et Pierre Comestor*, COJ N°XIX, 1991, p.282 sq.

24 : *ibid*, p.284 ;

25 : Réau Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, t.2, 2^e partie, Paris, 1957, p.282.

26 : Rondet Henri, *St Joseph*, Paris, 1895, p.358-350

27 : Dusserre, *Les origines de la dévotion à st Joseph*, Cahiers de josphologie, 1, 1953.

28 : Cahiers de St Michel de Cuxa, N°XXXIV, 2003, p.182.

L'exposition a pris du retard et j'espère qu'elle sera ouverte en Juillet 2005, lors des prochaines « Journées Romanes », ce qui permettrait de voir d'un coup d'œil, avec un esprit synthétique, toutes ces productions qui nous sont parvenues et qui ont été réparties dans le monde entier. Ce serait beaucoup plus « parlant » que des photos, même de bonne qualité, et des idées pourraient jaillir.

La conclusion de la première partie de mon mémoire de maîtrise résume toute mon ambition pour la seconde : voir si mon hypothèse de « jeu de cache cache » avec St Joseph à travers les douze premiers siècles de l'Église se vérifie dans les huit suivants et révèle donc toujours plus la personnalité de Joseph (malgré des obscurcissements passagers liés probablement aux variations culturelles).

La période « d'exaltation », 1205-1344 :

Mes trouvailles chez les latins m'ont fait qualifier cette période, « d'exaltation ».

Elle va jusqu'à « l'invention » de la perspective.

- Hugues de Saint Cher (+ 1223) est en effet d'une modernité incroyable, faisant le parallèle entre l'Église, épouse du Christ et Marie, épouse de Joseph (29).

- Duns Scott (+ 1308) est le fondateur de la dévotion à St Joseph en Occident et d'une véritable théologie individualisée (30).

- Ubertino de Cazale (+1317) ne sera pas moins actif au niveau de la dévotion (31).

- l'iconographie du « trecento » est débordante, sous l'inspiration de Saint Bonaventure (+1274), St Thomas d'Aquin (+1274), sans oublier :

- Jacques de Voragine (1218-1298) dont la *Légende Dorée* a été remise à l'honneur par l'édition de Diane de Selliers (32). Il inspirera nombre de peintres dans les siècles suivants.

- les franciscains, à la pointe de la joséphologie latine s'implantent dans les Lieux Saints de Palestine et d'Égypte.

- chez les coptes, on a toujours la fixité théologique et la défense des Lieux Saints égyptiens...maintenant répertoriés par Abû Sâlih l'arménien.

29 : Davis Jones J., O .P., *Hugh of St Cher*, COJ N° XIX, 1991, p.296 sq.

30 : Sanabria Jose Ruben, O.M., *Duns Scot*, COJ, N° XIX, 1991, p.318, sq.

31 : Longpré E., *St Joseph et l'école franciscaine du XIII^e siècle*, en *Le Patronage de St Joseph*, COJ, 1956, p.217 sq.

32 : Voragine Jacques, *La Légende Dorée*, Ed.Diane de Selliers, 2000.

« Drame et Renaissance », 1344-1492

Telle est mon appellation de la période qui va jusqu'à la découverte du Nouveau Monde, à cause des guerres, pestes, incendies, hérésies et du sursaut spirituel des latins par la dévotion cette fois-ci du culte à St Joseph (la première chapelle dédiée à St Joseph aurait été construite en 1222 à Toulouse, mais il faut toujours du temps pour que les idées progressent)

C'est la période de Gerson (33) et de tous ses précurseurs immédiats et successeurs dont les efforts aboutiront, en 1870, au culte de St Joseph, le 19 Mars, comme Patron de l'Eglise Universelle.

Doctrinalement, l'accent est mis sur le mariage de Joseph que l'on veut honorer par un culte spécial : le mariage de Joseph et Marie figure l'Union du Christ et de son église : Joseph, maintenant, préfigure Jésus.

J'ai montré comment on est progressivement arrivé au culte par l'Eglise Universelle, grâce à l'augmentation de la dévotion personnalisée, initiée à la période précédente, et par la méditation devant les fresques et tableaux des églises (les « livres des pauvres » disait Pierre Comestor au 12^e siècle).

Les crises politiques, sociales, les hérésies seront des incitations pour se tourner vers la méditation et le « patronage » de St Joseph.

Et, de la « protection de Paris » sous Gerson et la crise de la Caboché, on passera à la « protection de la France » sous Louis XIII, en 1661.

Et ce n'est pas Ste Thérèse d'Avila, ni St François de Sales, comme je l'écrivais dans mon introduction de mémoire de maîtrise, c'est Gerson qui lancera, sous forme de questions prudentes, les notions d'Immaculée Conception, de la mort, de l'Assomption de Joseph, comme Marie, préfigurant le « parallélisme des pèlerinages de foi de Joseph et Marie, évoqué par Jean Paul II dans « *Redemptoris Custos* ».

Ste Thérèse d'Avila et St François de Sales viendront plus tard.

Et d'ailleurs, il n'est pas encore question d'Immaculée Conception de Joseph, mais de sa « purification dans le sein maternel ».

Le retentissement iconographique est manifeste et peut être rattaché, en pleine Renaissance, au dominicain St Antonin de Florence, confesseur et conseiller des Médicis, et aux autres dominicains comme Fra Angelico !

Les franciscains Bernard de Sienne, Bernardin de Bustis, enseignent la « préservation (de Joseph) du péché originel », sa mort, sa Résurrection et son Assomption.

Pelbart de Tamesmar (+ 1435) dit que les saintetés de Marie et Joseph sont « indispensablement égales » (34).

33 : Gerson Jean, *Ceuvres complètes, textes et notes par Mgr Glorieux*, Paris-Tournai, Desclée et Cie, 1960.

34 : Baumgarten Sandor, *St Joseph d'après Pelbart de Temesmart*, O.F.J., COJ N°XIX, 1971.

Si je fus plus prolix sur le cas français, la même évolution vers les dogmes joséphains (au moins de l'Assomption de Joseph) se dessine dans le monde latin, y compris aux Amériques, avec l'augmentation de la dévotion par les livres (bréviaires, livres de piété : l'invention de l'imprimerie est de 1436) et du culte (dédicaces d'églises, fêtes locales).

Chez les non chalcédoniens

Je me suis limité à un exemple copte, juste pour marquer la période et à cause du « jeûne de Marie » :

Jûhanna Ibn Zakariâ Ibn Sibâ (14^e siècle) a écrit *le Livre de la perle précieuse dans les sciences de l'Eglise* (35), sorte d'encyclopédie. L'édition critique complète (texte arabe et traduction latine), a été publiée en 1966 par le Centre franciscain d'Etudes Orientales du Caire.

Il n'y a pas la même évolution que chez les latins : Ibn Sibâ explique par exemple le jeûne de l'Avent par celui que la Vierge a fait volontairement au 7^e mois de sa grossesse, car elle en avait assez des réflexions désobligeantes de son entourage, y compris celles de St Joseph, sur son état d'origine inconnue...et « qu'elle ne savait pas ce qu'elle allait mettre au monde » !

Le mariage du vieux Joseph n'avait donc trompé personne, ni l'entourage, ni le diable ! On est loin des déductions européennes...

On a l'impression que le jeûne de Marie, comme l'histoire de la preuve par « l'eau amère », « l'eau du Seigneur » dans le Protévangile de Jacques et le Pseudo Mathieu édité par La Pléiade (p.95 et 130), sont la réponse chrétienne à des calomnies juives, qui ont fini par imprégner la mentalité copte...et se retrouvent dans l'iconographie d'Occident, comme par exemple sur des ivoires de Mosca, ou d'Etschmiadzin ou encore de Ravenne, ci-contre.

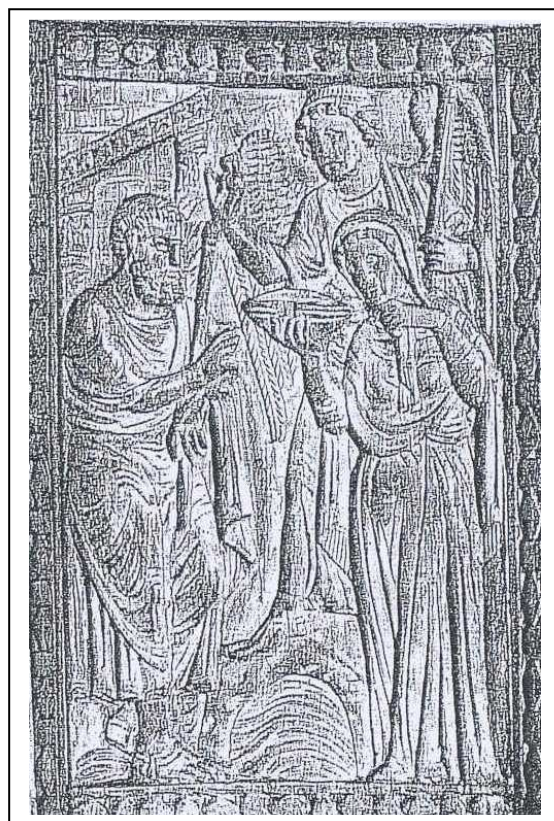


Fig.17 : preuve par l'eau amère : ivoire de la cathédrale di Massimiano à Ravenne (extrait de COJ XIX, 1971)

35 : Ibn Sibâ, *le Livre de la perle précieuse dans les sciences de l'Eglise*, Ms Paris ar. 207.

Le bâti cultuel s'ajoute à cette période à l'iconographie, au moins chez les latins, y compris en Palestine, puisque la dévotion et le culte semblent s'y développer préférentiellement...mais sans exclure bien sûr la possibilité de remonter plus haut dans le temps.

Sur le plan iconographique, c'est toute la Renaissance qu'il faudra inventorier dans une base de donnée, sous le « tamis de St Joseph »...bien au delà de 1492.

Par exemple, Paul Payan, dans son Mémoire de D.E.A, en 1996, sur « *St Joseph, une image de père à la fin du Moyen Age* » (36), présente un corpus iconographique de 268 œuvres pour les seuls 14^e et 15^e siècle. Et il précise qu'il n'est pas exhaustif...

Je n'en dirai donc pas plus, renvoyant à la base de données.

De 1492 à 2004

Je n'ai pas voulu déterminer de périodes intermédiaires, par manque de recul pour les apprécier et sans base de donnée pour faire des statistiques permettant de dépasser les polémiques historiques...et intégrant surtout la masse de documents qui va en s'amplifiant avec une flèche à la fin du 19^e siècle, surtout après les événements de 1870.

Des documents à appréhender dans tous les pays !

Et il est toujours plus clair que, seule une équipe de chercheurs peut en venir à bout.

De 1492 à 2004, j'ai donc suivi le découpage par siècle, des Symposiums internationaux josphains, en me limitant aux pays latins.

Au 16^e siècle : c'est « l'envolée spirituelle » dans la lignée de Gerson, avec Sainte Thérèse d'Avila (+1582) (37) et St François de Sales (+1622) (38), dont les précurseurs enseignent presque tous la Purification de Joseph dans le sein maternel, sa Mort, sa Résurrection et son Assomption (39).

Il n'est plus question de questions prudentes, comme avec Gerson : il y a une dynamique, perceptible même sans base de donnée, mais qu'il faudrait préciser bien sûr, puisque je ne suis pas exhaustif. Je ne fais que des « sondages ».

36 : Payan Paul, *St Joseph, une image de père à la fin du Moyen - Age*, D.E.A sous la direction de Jacques Chiffolleau, Université Lumière -Lyon 2, 1996.

37 : Thérèse d'Avila, *Ceuvres complètes*, texte français par Marcel Auclair, Desclées de Brouwer, 1979.

38 : Henrion F., *St François de Sales, les plus belles pages des œuvres complètes*, Mame, 1930.

39 : Llamas Roman, *San Jose en los predicadores espanoles del siglo XVI*, COJ XXV, 1977.

L'un d'eux m'a fait découvrir un dominicain italien : Isidore Isolani, mort en 1528, qui annonçait, au début du 16^e siècle que « viendrait un jour où le mystère de St Joseph serait dévoilé...et qu'il serait glorifié dans tout l'Univers » (40).

Le jour semble proche, car je ne vois pas ce que l'on pourrait ajouter pour dévoiler St Joseph, sauf des dogmes parallèles à ceux de son épouse ! Mais, ces dogmes, depuis le 16^e siècle, ne sont pas encore proclamés.

Il est vrai que les dogmes mariaux sont récents : le 8.12.1854, sous Pie IX, par la Bulle *Ineffabilis*, pour le dogme de l'Immaculée Conception et en 1950, sous Pie XII pour l'Assomption.

A l'échelle de l'Eglise, c'est « hier ».

Un cas intéressant pour la recherche de Joseph jeune : on n'est pas habitué à voir, dans les tableaux allemands, Joseph peint en homme jeune, mais bien plutôt en vieillard ridicule et malhabile. Et pourtant Jean Geiler de Kaisersberg (1445-15510), recteur de la toute nouvelle université de Fribourg a plaidé en ce sens, soulignant sa beauté, avec un argument de l'époque : les épousés doivent être le plus possible conformes, appariés en richesse, beauté, instruction et, en l'occurrence, virginité. Kaisersberg recommande de continuer à le peindre en jeune homme, ce qui devait être une nouveauté, apparue au temps de Gerson, ou un peu avant, puisqu'il écrit (41) : « C'est pourquoi Gerson a pu trouver en Allemagne saint Joseph peint sous les traits d'une jeune homme ».

Or, on ne sait pas quels tableaux évoque Kaisersberg, sans doute peints en réaction à la mode allemande de l'époque. Il faut les chercher.

Un autre de mes « sondages » au 16^e siècle, m'a fait découvrir une piste de recherche intéressante : la musicologie ! J'ai cité des œuvres introduisant Joseph, mais il faut rajouter une réflexion du Professeur (de musique) Fabrice Catelain sur les efforts concurrents des protestants et des catholiques pour évangéliser aux 19^e-20^e siècles, les noirs d'Amérique...Une évangélisation où le chant a un très grand rôle, comme jadis la peinture en Occident. Et Joseph y apparaîtra différemment selon les confessions !

Il faudrait donc étudier, par exemple, les centaines de Gospels d'Elvis Presley, d' Harry Bellafonte, qui a chanté *Mari's little boy and child*, et de J.P. Hairston où St Joseph est mis en valeur.

A l'inverse, *The boring day*, d'Hellerman et Minkoff, chez R.C.A, est, comme dit le Professeur Catelain, une « crèche sans Joseph » car St Joseph est complètement absent.

Il faudrait sans doute éviter de tomber dans l'idée reçue de la distinction entre « Spiritual classiques » (les « Negro Spirituals ») traitant exclusivement de l'ancien Testament, et des « Gospels », plus modernes,

40 : Doze, chanoine, *Joseph, Ombre du Père*, Ed du Lion de Juda, 1991, p.35.

41 : *Gerson*, Ed. Glorieux, t.V, p.353.

traitant exclusivement de la Vie du Christ, car cela nous ferait faire une impasse sur les « Negro spirituals » où l'on trouve aussi des séquences du Nouveau Testament susceptibles de concerner Joseph.

C'est pour moi la confirmation de la nécessité d'une équipe pluridisciplinaire pour alimenter une base de donnée josphaine.

Dans cette optique musicale, je tiens à citer le cas de Jacques Wimpeling (1450-1528) car il nous amène à la création de messes de Saint Joseph, où St Joseph apparaît jeune, vierge, juste, sanctifié dès le sein de sa mère, bénéficiant de toutes les vertus et privilèges.

Il s'agit déjà d'un Office et d'une Messe, instaurée au 19 mars par l'évêque de Strasbourg, sur la base des éléments fournis par St Bernard, Pierre d'Ailly et Gerson.

Il y en aura d'autres dans toute la latinité, avant que ne soit proclamée, le 8 décembre 1870, la fête patronale de St Joseph pour l'Eglise universelle, à fêter le 19 mars.

Quand aux drames religieux, ils continuent au 16^e siècle.

Ils s'arrêteront en France en 1548, suite à l'interdiction du Parlement de Paris, qui y voyait la ridiculisation de la religion.

Si la première pièce en français que nous ayons encore est le *Jeu d'Adam et d'Eve*, du 12^e siècle, Petit de Julleville (42) a pu dénombrer dix représentations de la Nativité et quatre vingt dix Jeux de la Passion entre 1333 et 1601.

A côté des pièces proprement médiévales, encore jouées, apparaissent des œuvres dans l'esprit de la Renaissance, dont une tétralogie sur l'enfance du Christ composée vers 1541 par Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier.

De longs passages font intervenir St Joseph plutôt comme moment de détente dans ces représentations qui pouvaient durer quatre jours.

Et l'on ri toujours de ce que l'on ne comprend pas.

Joseph peut-il être compris ?

Nous le verrons plus loin, à propos de Monsieur Ollier.

Joseph y est donc vieux, maladroit, mais il est mieux traité en France qu'en Allemagne : l'humour est affectueux... et il a souvent de beaux passages de spiritualité, échangés avec Marie ou avec l'évêque ou avec Sainte Anne.

En France, par exemple, il n'est pas question de la fausse relique des « chausses de St Joseph » d'Aix la Chapelle, célèbre dans le théâtre et l'iconographie allemande, et qui irritait tant Luther, (l'oubli des langes lors de la Nativité... aurait amené Joseph à envelopper Jésus dans ses... chausses !)

42 : Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France, les mystères*, Paris, 1880, 2 vol.

Cela pose le problème de la résurgence des apocryphes que, selon la remarque de Durieux (43), « *nos auteurs médiévaux n'ont probablement jamais connu* ». Il fallait pourtant bien qu'ils inventent pour, pendant quatre jours de spectacle, compléter les brefs évangiles canoniques...dans la mesure où l'invention ne les contredisait pas.

Aimé Trottier, au 2^o symposium de joséphologie, à Tolède (44), remarque très justement que c'est ce principe qui a été appliqué **en musique** par Berlioz, dans son *Enfance du Christ*, et par Yvon Audouard (musique de Paul Durand), en 1960, dans la *Pastorale des Santons de Provence*, ce qui nous ramène à la musique, qu'il faut entrer dans la base de données.

Le 17^o siècle est le « siècle d'or » de la joséphologie, avec Monsieur Ollier, Bossuet et toute l'Ecole de Spiritualité française, qui insistent sur la grandeur de St Joseph (45).

J'ai cité Bossuet : « Ce que l'Eglise a de plus illustre c'est ce qu'elle a de plus caché »...et qu'elle s'emploie à révéler.

J'ai cité L.F. d'Argentan mettant dans la bouche de Raphaël commentant des peintures : Joseph « *est l'ombre de la divinité* ».

Presque tous les auteurs enseignent, comme au siècle précédent, la Purification dans le sein maternel, la mort, la Résurrection et l'Assomption de Joseph (46).

Au Canada, les missionnaires français consacrent le Pays à St Joseph en 1624.

En Pologne, Bernard Rosa réintroduit la notion de « Trinité Créée » qui se développera dans les siècles suivants (et dont nous avons vu, en introduction, l'importance aux 5^o et 12^o siècles).

Au Portugal, au Mexique, en Espagne, en Italie, en Suisse, c'est le même engouement.

43 : Durieux Georges, *Les apocryphes dans le drame religieux en Allemagne au Moyen-Age*, Lille 1914, et id : *La théologie dans le drame religieux en Allemagne au Moyen-Age*, Lille, 1914.

44 : Trottier Aimé, C.S.C., *St Joseph dans le drame religieux de langue française au Moyen-Age et durant la Renaissance*, COJ 1997, p.648.

45 : Ollier J.J., *La Journée Chrétienne*, Roger et Chemovitz, 1906.

46 : Dom Marcellin Ferry (ou Ferrey selon les auteurs), bénédictin, écrivit (1609-1659) une vingtaine d'ouvrages dont un, peu connu car encore à l'état de manuscrit, mais qui fait la synthèse des études joséphologiques de son époque : *La triple couronne de St Joseph, espoux de Notre-Dame*, BNF, ms. fr. 19373.

Et bien sûr la peinture et la sculpture répondent à cet amour de Joseph. J'en ai donné quelques exemples.

Mais le siècle est surtout marqué par :

1°/ le développement de la dévotion à la Sainte Famille : ne pas séparer Jésus, Marie, Joseph. C'est la vision bérullienne (47) de l'Unique Cœur...qui a son écho aujourd'hui dans le sanctuaire St Joseph du St Sauveur à Chantemerle les Blés, Drôme, dont j'ai reproduit quelques vitraux illustrant l'exhortation apostolique de Jean-Paul II *Redemptoris custos*. Le vitrail du cœur est plus que bérullien, il est « eudien » : trois cœurs enlacés percés chacun d'un coup de lance.

Cette vision bérullienne aboutit en effet au culte de Jésus et Marie et à la dévotion de la Sainte Famille par St Jean Eudes (1601-1680), oratorien lui-même et fondateur de la Congrégation de Jésus et Marie.

St Jean Eudes écrivit (48) : *Joseph n'a qu'un Cœur avec Marie, en suite de quoi nous pouvons dire que Marie n'ayant qu'un Cœur avec Jésus, Joseph par conséquent n'a qu'un Cœur avec Jésus et Marie. De sorte que, comme dans la Trinité adorable du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il y a trois personnes qui n'ont qu'un Cœur, ainsi dans la Trinité de Jésus, Marie, Joseph, il y a trois Cœurs qui ne sont qu'un Cœur.* »

Et nous retrouvons au passage les Trinités créée et céleste.

2°/le début des apparitions de St Joseph : à Kalisz (Pologne), Cottignac (France), Knox (Irlande)...et la dernière étant celle de 1968...au Caire devant des millions de musulmans et de chrétiens.

3°/ le début de l'iconographie miraculeuse, liée aux apparitions de St Joseph (à Kalisz et à Cottignac), ou sans apparition, comme à Cracovie, par la dévotion au seul tableau, peint par Sibrecque.

L'étude des lieux à Cracovie m'a encore ouvert une piste pour de futures recherches : la « topologie joséphaine », en rapport avec la mystique du carmel (la « petite Sainte Famille », avec ses portes du ciel, Marie, et de la terre, Joseph, et Jésus au milieu). Et quand St Michel remplace Marie, cela donne les portes St Michel et St Joseph de Lourdes.

47 : le Cardinal de Bérulle (1575-1629)

48 : St Jean Eudes, *Œuvres complètes*, 7.7, Paris, 1908, p.369

Le 18^o siècle est le siècle de la « Pastorale Familiale...dans le « siècle des Lumières ».

C'est l'enseignement de la morale conjugale, familiale, de la pureté, à l'imitation de la Sainte Famille.

La personnalité de Joseph se précise toujours, ainsi que la force proclamée de son intercession pour arriver à la sainteté et pour surmonter les vicissitudes de la vie.

« *Vivre Saintement et chrétiennement mourir* ».

« *Vivre chrétiennement, sans héroïsme permanent* ».

L'iconographie de St Joseph se fait plus rare, car les goûts ont changé avec les « Lumières » et le vieux Joseph, relégué à l'arrière plan, attire moins que les scènes frivoles, même dans les tableaux religieux.

En ce siècle, les peintres n'ont pas suivi les théologiens, pourtant il est illuminé par les prédicateurs aimés de Madame de Sévigné, La Bruyère et Louis XIV et par Dom Calmet, dont Paul Auvray a pu dire (49) qu'il fut : « *le représentant de la science catholique au 18^o siècle* ».

Il y a quand même quelques grands peintres, que j'ai évoqué car ils ont laissé leur nom à propos de St Joseph.

Chez les coptes l'iconographie renaît au milieu du siècle avec Ibrahim le Nasikh, Maître du célèbre Jean (Youhanna) l'Arménien.

Ils travaillaient « a tempera » comme les artistes de l'Egypte pharaonique et comme les iconographes actuels.

Je reproduis ci-contre une icône pleine de tendresse, extraite de l'ouvrage incontournable du Professeur et Madame Ashraf Sadek : « *L'Incarnation de la Lumière* » (50)



Fig.18 : Saint Joseph portant l'Enfant, Girgis, fils de Hannaniah, Musée Copte, Le Caire

49 : Auvray Paul, art. *Calmet*, dans l'Encyclopédie Catholique, t.2, Paris, 1949, col.392.

50 : Sadek Ashrah et Bernadette, *L'Incarnation de la Lumière*, dans *Le Monde Copte*, N°29-31, 2000, p.49

Le 19^o siècle, à travers toutes ses épreuves, est enfin le **siècle du culte officiel de St Joseph, par l'Église Universelle** et peut-être à cause même de ses épreuves.

St Joseph est proclamé le 8 décembre 1870, Patron de l'Église Universelle, avec Messe le 19 mars.

Les revues, les confréries, les congrégations, s'étaient multipliées.

On note encore que l'enseignement, la dévotion, précèdent le culte (officiel, universel cette fois)

Dom Guéranger (51) illumine son siècle (et le 20^o).

Il insiste sur la « pureté du cœur et des sens » sans laquelle « on ne peut approcher du Dieu de Sainteté ».

Plus qu'un simple enseignement théologique, il demande que l'on peigne Joseph jeune.

Il enseigne sa puissance d'intervention, sa Résurrection et son Assomption.

Mais je ne connais pas de tableaux le représentant, comme Marie, dans son Assomption.

Comme au 18^o siècle, les artistes semblent ne pas avoir suivi les théologiens.

Chez les coptes, l'iconographie témoigne d'un échange avec les grecs, avec Anastase (grec de Jérusalem), puis elle décline au milieu du siècle.

Par contre la liturgie copte serait à étudier sous l'angle joséphain et musicologique (hymnes, etc.) pour la base, car on dispose des énormes travaux, au 20^o siècle, de Ragheb Moftah et Margit Toth, qui ont fixé sur partitions l'oralité des chants coptes. Au 20^o siècle, ils ont conservé ce qui leur parvenait par l'intermédiaire du 19^o, mais certaines pièces remontent aux pharaons. Il suffit d'avoir accès à la documentation de l'Institut des Etudes coptes au Caire.

Le 20^o siècle est marqué :

* chez les coptes, par la « révolution néo-copte », en iconographie, avec Isaac Fanous, allant de pair avec un renouveau intellectuel dans le clergé, et une ouverture aux problèmes théologiques contemporains depuis le Pape Cyrille IV.

Je me suis un peu étendu sur la « révolution néo-copte » car c'est toute la modernité (50 et 52).

51 : Dom Guéranger, *Sermons ou allocutions prononcés par Dom Guéranger à l'Abbaye St Pierre de Solesme*, Archives de l'Abbaye. Toutes mes citations, sans indication de note, proviennent de ce fond.

52 : Quenot, *De l'icône au festin nuptial, Image, Parole et Chair de Dieu*, Saint Maurice, Suisse, Ed.Saint-Augustin, 1999.

* chez les latins, par une volonté pontificale de développer la dévotion à St Joseph, comme s'il fallait préparer un dogme par l'enseignement et la dévotion, mais, après le concile Vatican II, j'ai noté un infléchissement du culte et de la dévotion, tant sur le plan des laïcs que sur le plan officiel.

L'infléchissement est peut-être provisoire puisque Jean XXIII a offert son anneau papal au tableau de Kalisz et que Jean Paul II a écrit *Redemptoris Custos*, et a offert son anneau papal, le 19 Mars 2004, au tableau de St Joseph à Wadowice.

J'ai observé la modernité chez les latins dans leur bâti et leur iconographie avec deux exemples : au Canada et en France.

Ainsi, le « jeu de cache cache » avec St Joseph, pour dévoiler sa personnalité semble démontré : les huit siècles de cette deuxième partie confirment l'idée de cache cache suggérée par l'étude des douze premiers. Tout se passe comme si Joseph était interactif et se cachait quand on ne peut pas le comprendre, lors de variations culturelles.

On peut comprendre par exemple que la « libéralisation des mœurs », accélérée ces vingt dernières années, ne soit pas en faveur de la compréhension de la pureté de Joseph, patron de la Famille !

A l'inverse, cette libéralisation des mœurs devrait inciter les catholiques à invoquer St Joseph.

Et c'est bien ce que l'on perçoit : une partie des catholiques s'acculture tandis qu'une autre partie, derrière Jean XXIII puis Jean-Paul II, se tourne vers St Joseph.

Mais le « jeu » semble...presque terminé car Joseph apparaît aujourd'hui comme :

* au moins « purifié dans le sein de sa mère », s'il n'a pas bénéficié de l'Immaculée Conception ;

* jeune et chaste au moment du mariage avec Marie ;

* très aimant et perpétuellement vierge comme Marie ;

* homme de contemplation et d'amour de la divinité qu'il protégeait ;

* obéissant jusqu'à la mort aux volontés divines et se faisant obéir du Verbe incarné ;

* efficace dans le combat : silencieux et actif : il ne parle pas : il fait ;

* consciencieux dans son travail de charpentier, et non de forgeron, mais cela me ferait poser une question aux théologiens :

pourquoi le présenter toujours dans une pauvreté d'indigent ? S'il est jeune, fort, comme un charpentier doit l'être...et comme Jésus l'était...à qui il devait bien ressembler pour que la « couverture » paternelle soit plausible, s'il devait gagner la vie de Marie et du Verbe Incarné, même dans ses déplacements à travers toute l'Egypte...il fallait qu'il soit un bon ouvrier...donc qu'il gagne bien sa vie. D'ailleurs les apocryphes ne le créditent-ils pas d'au moins une servante pour Marie ? La pauvreté n'est pas forcément l'indigence. Les théologiens et les artistes semblent avoir oublié la « pauvreté évangélique » qui va avec l'humilité : c'est une pauvreté qui fait donner le superflus...sans aller à l'indigence car il faut d'abord exercer son devoir d'état. Et le devoir d'état, pour Joseph, était

de subvenir aux besoins de Jésus et de Marie. Certes il n'a offert que deux colombes lors de la Présentation de Jésus au temple, mais il n'avait pas besoin d'offrir plus pour répondre aux préceptes de la Loi et utiliser ses moyens financiers pour faire le bien en toute discrétion autour de lui. La maison du charpentier de Nazareth ne pouvait qu'être belle (charpentée ?) dans sa sobriété. La vie devait y être agréable, dans sa simplicité. Les jeûnes devaient y être ceux correspondant à la spiritualité et non à l'indigence. Et dans les Evangiles Jésus semble aimer le bon vin, la fête avec ses amis, en toute honnêteté. Tout va dans le sens d'une famille aisée, aimant la vie, joyeuse, pieuse. Joseph pauvre jusqu'à l'indigence détonne donc à mon sens, au point où nous en sommes de l'affinement de sa personnalité dans le cadre de la Sainte Famille.

* Mourant entre Jésus et Marie avant que le Christ ne commence son apostolat (mourant peut-être de douleur en apprenant du Christ sa Passion à venir)

* Ressuscitant (au moins avec le Christ le matin de Pâques, et sinon plus tôt, après une Dormition)

* Bénéficiant d'une Assomption, comme Marie, peut-être lors de l'Ascension du Christ.

Et l'infléchissement noté après Vatican II semble bénin à côté des obscurcissements survenus en 2.000 ans, bien que, « lex orandi, lex credendi », si le culte et l'enseignement disparaissent, la dévotion disparaîtra aussi...

Il peut y avoir un mouvement de bascule qui s'amplifie ...et le jeu de cache cache continuera en relançant l'enseignement, puis la dévotion, pour arriver peut-être un jour aux dogmes joséphains à l'occasion d'une crise grave, mondiale, puisque tout se joue maintenant au niveau de la planète.

Il me restait donc à établir la base de données joséphaines pour confirmer ou infirmer cette évolution et permettre aux artistes, comme aux théologiens et aux pasteurs, d'être en phase avec elle.

Et, nous l'avons vu par ce premier regroupement d'informations, cette base de donnée devrait permettre de renouveler, non seulement la compréhension de l'évolution de la joséphologie, mais de changer de regard sur les œuvres, de chercher ce qui manque.

La base sera un outil de synthèse, certes, mais aussi un outil d'analyse.

TROISIEME PARTIE

Création et début de mise en œuvre de la base de données joséphaines

Nous verrons successivement :

- * la méthodologie à partir de réflexions sur les menus déroulants
- * le graphe qui résulte de ces réflexions
- * les listes actuelles des menus et quelques exemples de fiches, me réservant pour le doctorat pour imprimer de façon exhaustive ce qui sera entré dans la base de donnée.

A - Méthodologie à partir de réflexions sur les menus déroulants :

**Les trois premiers menus déroulants de la page d'accueil :
épisodes, catégories et types de fiche.**

Ma première réflexion fut de définir les « épisodes » ayant trait à la vie et l'action de Joseph et auxquels rattacher tout ce que l'on pourra trouver concernant Joseph, en texte, iconographie, bâti, son, pèlerinages, dévotion, titulatures, qui constitueront ce que nous appellerons des « types de fiches ».

La liste des 25 épisodes pourrait être fermée, car, de la généalogie de Joseph à son rôle ecclésial et à son rôle social, on ne voit pas bien ce que l'on pourrait rajouter, mais, par précaution, elle reste ouverte, comme d'ailleurs toutes les listes créées, à commencer bien sûr par celle des types de fiches.

Les types de fiche peuvent s'envisager sous différents angles, nommés « catégories ».

Par exemple, un « texte » sera canonique, non canonique, apocryphe, de dévotion, chanté sur le plan populaire (pour inclure les gospels par exemple), et chanté liturgiquement.

De même, dans le type « iconographie » il faudra distinguer les catégories « peintures », « sculptures », « dessins », « vitraux », « objets ». Le type de fiche « son » doit prévoir les chants (sur le plan musical et non plus textuel) sous l'angle de catégories « populaire » ou « liturgique ».

De même, les types « bâti » et « pèlerinage » ont leurs propres catégories.

Le grand principe de la base est donc son extensibilité, en fonction des besoins de classification.

Et cela s'appliquera à tous les menus définis ci-dessus:

- types de fiches
- catégories (catégories et types de fiches étant regroupés sur le même accès)
- épisodes

mais aussi

- supports,
- Eglises,
- pays,
- auteurs et source
- genre

qui seront explicités plus loin.

Mais avant de rédiger une fiche, il faut impérativement avoir vérifié que chaque menu déroulant soit renseigné sur la caractéristique qu'il faudra cocher, sinon il faudra créer cette caractéristique puis réactualiser la page pour que cette dernière entrée apparaisse dans le menu déroulant. Mais une actualisation de la page implique sa réinitialisation ce qui fait disparaître tout texte entré dans les autres champs.

C'est à prévoir, par une sauvegarde quelconque, y compris par imprimante pour pouvoir recopier, quand on veut faire une modification d'une fiche, au niveau des menus.

Autre servitude, compensée par un avantage : une œuvre, un « fait », peut relever de diverses catégories, comme un « fait » archéologique est un ensemble d'unités stratigraphiques.

La servitude réside dans la nécessité de devoir entrer dans la base autant de fiches que le fait (iconographique, textuel, de dévotion etc) répond à différentes catégories. L'incidence est bien évidemment au niveau des requêtes à venir.

L'avantage est d'avoir toutes les catégories dans un seul menu déroulant.

Si les catégories ont été pensées en fonction de possibilités à partir des types (iconographique, textuel, de dévotion, etc), leur regroupement dans une seule liste déroulante souligne leur diversité possible pour un fait et donc la nécessité de multiplier les fiches, quitte à les faire identiques, sauf à changer le choix de catégorie.

Par ailleurs, cela participe à la standardisation des fiches, qui amènent à questionner différemment selon que l'on a du texte, de l'iconographie, du bâti, des pèlerinages ou du son. Par exemple les épisodes n'interviennent pas dans le bâti ou les pèlerinages. Il suffit alors de répondre par défaut.

Les autres menus déroulants :

1°/ menu « SUPPORT » :

C'est le menu extensible par excellence, en ayant à l'esprit qu'il faut tout décliner, depuis le matériau évident, comme le bois, les différents métaux, le papier, le parchemin, la pierre, la toile, la fresque, le verre, la

mosaïque, la céramique, le plâtre, mais aussi les supports scriptographiques comme les partitions ou certains tableaux, et les supports « immatériels » comme l'informatique, sans oublier le papier photo et de petites choses comme les méreaux, les timbres, les cartes de jeu, les images de collection comme par exemple les images pouvant être joséphaines du chocolat de l'Abbaye d'Aiguebelle.

La simple citation de ces supports décline autant de pistes de recherches à emprunter par une équipe.

2°/ menu « EGLISE » :

Ce menu me permettra d'évoquer deux points de méthode.

A côté des Eglises des premiers siècles : de Jérusalem, d'Antioche, de Rome, d'Alexandrie, puis de Constantinople, il faudra prendre en compte toutes les autres Eglises devenues autocéphales avec le temps, comme les Eglises russe, roumaine, éthiopienne, mais aussi intégrer des confessions non chrétiennes, musulmane et juive par exemple, qui apportent beaucoup à la joséphologie, même si ce n'est pas forcément laudatif, mais qui peut l'être : je pense aux pèlerinages « sur les Pas de la Sainte-Famille » en Egypte développés par l'Islam (comme je l'ai montré dans mon mémoire de maîtrise) ou au tableau surprenant des « fiançailles » de Joseph et Marie qui se trouve en Catalogne, à Gérone, au Centre Bonastruc ça Porta, qui accueille l'Institut d'Etudes Nahmanide et le Musée de l'Histoire des Juifs.

Je l'ai vu (et photographié) sous le titre de « mariage juif ».



Fig 19 : « mariage juif », Musée juif de Gérone

Le rabbin est mitré, la vierge porte l'auréole, Joseph tient un bâton fleuri tandis qu'un autre juif casse le sien de dépit de n'avoir pas eu ce signe. Les prétendants de Marie sont vieux. Nous sommes en plein apocryphe.

Je n'ai pas résisté au plaisir de montrer cette photo bien qu'elle puisse sembler hors sujet à première vue, et bien que je ne puisse pas mieux en parler car, simple excursionniste des « Journées Romanes de St Michel de Cuxa », je n'ai pas eu le temps de questionner sur ce tableau, dont la photo a été faite à la hâte, en suivant le groupe.

En fait, cette reproduction n'est pas hors sujet, car elle illustre bien, à sa place, ce que peut apporter une base de donnée informatique, pour renouveler la vision de l'Histoire. En soi, ce tableau est une invite à plonger dans le passé du « Call de Girona » pour étudier les aculturations réciproques entre juifs et chrétiens de Catalogne. Il faut étudier ce tableau et en trouver d'autres, relatifs à la Sainte Famille. C'est le travail d'une équipe pluridisciplinaire.

De plus, ce tableau me permet de préciser un problème de méthode personnelle pour ce mémoire de master 2 et ce qui en suivra : je me suis interdit d'intégrer actuellement dans la base de données, quoi que ce soit qui ne soit pas déjà noté dans mon mémoire de maîtrise, afin de gagner du temps et ne pas avoir à pointer ce qui est enregistré ou non.

Ce tableau est la seule exception à cette règle.

C'est dire l'importance que j'accorde à ce tableau juif catalan.

Dans un premier temps, je n'entrerai dans la base que ce que j'ai déjà cité dans le mémoire de maîtrise, et en master 2 je me suis limité à la première partie, qui correspond à ce que j'appelle le « tronc commun » des Eglises : jusqu'au schisme du concile de Chalcédoine, en 451.

Là aussi j'ai fait une exception avec le tableau de Kalisz, montré en page 10, à cause de son importance pour faire comprendre les Trinités céleste et terrestre, mais qui est dans mon mémoire de maîtrise à la période du 16^e siècle, et que je n'ai donc pas encore entré dans la base.

Quand je serai doctorant, je me propose de terminer d'intégrer mon mémoire de maîtrise dans la base puis de commencer à charger la masse de documents en instance avant de recommencer des recherches, après le doctorat, en formant une équipe de chercheurs, eux même dirigeant des travaux universitaires.

Autre point de méthode, valable pour tous les chercheurs : l'incomplétude des fiches : on trouve, on relève, on enregistre.

Dans la mesure où les menus déroulants sont remplis, fut-ce par défaut, je pense qu'il n'est pas utile d'être perfectionniste, ce qui retarderait l'établissement de la base de données. Il vaut mieux ouvrir le plus possible de fiches et les modifier avec le temps. Cela présente l'intérêt de souligner des pistes de recherche : faire de simples « sondages », et remettre à plus tard, fut-ce par d'autres, les « fouilles extensives ». C'est ce que je faisais à Lattes, pendant mon stage d'archéologie, en 2003, où chaque équipe sur le terrain bénéficiait d'un terminal relié au « labo » et où se réalisait la gestion du système informatique SYSLAT. On trouve, on relève, on enregistre.

Dans le cas du tableau juif ci-dessus, je l'ai trouvé par instinct, car mon regard devient sélectif à force de chercher Joseph (le groupe est passé

devant le tableau sans même s'y arrêter, ce qui est normal pour un groupe qui ne s'arrête que là où on le lui dit).

L'ayant trouvé, je l'ai « relevé » par une photo...et je l'ai classé pour un enregistrement dans la base le plus vite possible.

Ce tableau juif est le cas limite de ce qui est chargeable dans la base de données, puisque, dans une requête, il n'apparaîtra, dans un premier temps, qu'à l'épisode « fiançailles », à la catégorie « apocryphe », avec un support « toile » et un scanner de la photo. Les autres champs, que nous allons voir maintenant ne pouvant être remplis que par défaut, sauf : Lieu de visibilité = Gérone, Espagne et Eglise = judaïsme. On peut, à la limite évaluer sa datation, sous réserve, au 15^e siècle.

Mais tel quel, dans la base, ce tableau ne peut manquer de susciter l'intérêt.

3°/ Menu « PAYS »

Il ne suscite pas de commentaires particuliers, puisqu'il suffit de noter le pays où a été réalisée l'œuvre.

Par convention, j'utilise la dénomination du pays actuel mais, dans le cadre de l'évolution de la base, on peut très bien envisager d'entrer dans le menu « Pays » le nom de la région à l'époque de la création de l'œuvre. Cela impliquera seulement de dupliquer la fiche en modifiant seulement le nom du pays. Toute duplication devrait être précisée en début du champ « Extraits et Commentaires » de chaque fiche. Ainsi le même renseignement pourrait être trouvé sous deux requêtes différentes en fonction de la notion historique ou non de « pays ».

Nous en sommes donc déjà à prévoir des évolutions de la base.

4°/ Menu « AUTEUR et SOURCE »

Il concerne les sources de l'œuvre, quand il y en a. Dans la négative on répondra dans le menu par défaut : aucun.

Ces sources peuvent être de toutes sortes, littéraire ou artistique, évidemment, y compris, de façon générique, dans l'exemple des « colonnes d'Arcadius », comme source de la mosaïque de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure.

Cela permet de donner des détails biographiques sur les auteurs et d'analyser les différentes sources des œuvres littéraires ou artistiques.

Les auteurs et sources sont classés par ordre alphabétique.

Ce menu n'est pas à confondre avec le champ « auteur », que nous verrons en étudiant la composition des fiches. Le champ « auteur » correspond bien sûr à l'auteur de l'œuvre, et servira à la bibliographie (voir fiches).

5°/ Menu « GENRE »

Il a été pensé au départ pour approfondir la classification et donc affiner les requêtes ultérieures concernant des œuvres du type « iconographique ». Mais, il peut s'appliquer à du texte ou du son (en

adaptant la terminologie : par exemple : genre « gospel » ou genre « spirituals » pour un type « son ».

Il reste une dernière entrée en page d'accueil : EVENEMENTS

Il s'agit en fait d'une liste de fiches classées par ordre chronologique.

Chaque auteur y est indiqué par sa mort, dans une fiche autonome, avec quelques mots sur sa vie et son œuvre. C'est un complément historicisant du menu « auteur et source ».

Quelques évènements historiques sont aussi introduits pour donner un cadre historique et faciliter la compréhension des œuvres.

C'est donc une simple liste de concordance, à consultation indépendante des autres menus, et il n'y a donc pas de menu déroulant à respecter pour la création.

Mais nous avons vu, dans la première partie de ce mémoire, comme il est précieux de pouvoir faire des concordances incluant l'évènementiel, pour comprendre ce qui a voulu être dit ou fait, à chaque période.

De l'importance quand on établit une fiche, de penser à noter brièvement dans le champ « extraits et commentaires », l'évènement qui présente un intérêt pour la compréhension et de reporter systématiquement l'évènement dans sa liste chronologique, avec plus de détails, ce qui permettra une visualisation rapide de ces évènements.

B - Analyse. Le graphe

Ce graphe a été réalisé par la société Nexio selon mes indications pour les liaisons de zéro à l'infini.

Il constitue le « fascicule bleu » (de papier bleu) de vingt neuf pages, comptées séparément de 1 à 29.

Ce fascicule bleu est intégré en cette place, avec sa numérotation (sauf en consultation internet).

La comptabilité des pages de ce mémoire reprend à la fin du fascicule bleu, en mode papier.

C - Les menus actuels et quelques exemples de fiches

Qu'il soit entendu que la présentation actuelle est une présentation provisoire.

Tout ce qui précède est sujet à remaniements. C'est expérimental.

L'introduction des titres et des couleurs ne sera donc faite que pour ma thèse de doctorat, en même temps que les requêtes.

J'ai choisi de ne pas être perfectionniste avant l'heure, pour d'évidentes raisons financières : ne pas payer deux fois le même travail.

1° : les menus

On y accède par une **page d'accueil**, sur laquelle apparaît à la première ligne :

- la déconnexion
- la création de comptes : pour les futurs chercheurs qui s'associeront à ce travail et qui pourront donc ajouter des fiches et les modifier, par ajout : sans pouvoir toucher à ce qu'un autre chercheur aura écrit.
- Il est prévu un accès direct, dès cet automne, en consultation, sans possibilité de modifier les fiches. Cela me permettra de recevoir des critiques et de me faire évoluer la base, seul jusqu'à ma soutenance de thèse.
- En dessous des deux lignes de liens vers chaque menu, commence immédiatement la liste des fiches déjà entrées dans la base, avec leur titre, leur auteur et l'épisode qu'elles renseignent. Elles sont classées par ordre alphabétique du titre et s'ouvrent en cliquant sur le titre.
- L'ensemble des menus actuels constitue un « fascicule jaune », sur papier jaune, de 34 pages. Certains menus sont constitués de plusieurs pages, numérotées : page 1 sur 1, page 1 sur 2, etc, car elle sont simplement sorties d'imprimante. Evidemment elles ne figurent pas sur la version internet, puisque l'on peut les consulter directement à la rubrique base de données de <http://www.josephologie.info>.

Dans l'ordre de présentation dans le fascicule jaune on trouvera donc :

- la liste des fiches déjà réalisées
- les catégories et types de fiches déjà ouverts
- les épisodes,
- les premiers pays,
- quelques Eglises
- quelques supports,
- quelques exemples du menu auteurs et sources,
- les premiers genres individualisés

- et la liste des évènements pour la période concernée par ce premier travail : jusqu'au concile de Chalcédoine en 451.

J'ai rajouté dans ce « fascicule jaune » quelques exemples de fiches extraites de la base (voir ci-dessous)

2° : quelques exemples de fiches

Mon travail de Master 2 se limitant au niveau de l'entrée dans la base à ce que j'ai cité dans mon mémoire de maîtrise pour la période dite du « tronc commun » (jusqu'à 451), je n'avais à faire que des fiches sur des textes et deux d'iconographie (pas de son, pas de dévotion, pas de bâti connu à cette époque).

Je reproduis bien sûr les deux fiches d'iconographie mais pas la soixantaine sur des textes. Il m'a semblé que la répétition n'apporterait rien de plus pour la compréhension de ce que je tente de faire et on peut facilement les voir, si l'on veut, sur internet.

La dizaine de fiches extraites de la base sont donc :

- la fiche 62 sur l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure ;
- la fiche 59 sur le sarcophage des Alyscamps ;
- la fiche 21 sur un extrait de l'Évangile selon St Mathieu concernant le mariage de Joseph et Marie : épisode 6, (évoqué pages 34 et 50) en citant les travaux du Professeur Melèze sur le mariage juif ;
- la fiche 23 : sur un extrait de l'Évangile selon St Mathieu concernant la Fuite (ou l'Entrée) en Egypte : épisode 14, soulignant une interprétation copte ;
- la fiche 28 : sur un extrait de l'Évangile selon St Luc concernant le recensement à Jérusalem : épisode 7, qui confirme la fiche 21 ;
- la fiche 33 : sur un extrait de l'Évangile selon St Luc concernant la Vie cachée à Nazareth : épisode 19 ;
- la fiche 34 : sur un extrait de l'Évangile selon St Luc concernant Jésus, perdu et retrouvé au Temple : épisode 18 ;
- la fiche 37 : sur un extrait de l'Évangile selon St Jean concernant la vie cachée à Nazareth : épisode 19 ;
- la fiche 42 : sur l'*Hypotyposes*, du gnostique Clément d'Alexandrie, concernant le(s) mariage(s) de Joseph et qui fut source de textes apocryphes et de la croyance en plusieurs mariages de Joseph ;
- la fiche 57 sur les papyrus coptes du Musée de Turin, de F. Rossi, concernant le mariage de Joseph et Marie : épisode 6.

On remarquera que la bibliographie sera obtenue par une simple requête portant sur les différents types (texte, iconographie, son, etc.) et les quatre premières lignes de chaque fiche : auteur, titre, éditeur, année.

CONCLUSIONS

L'état actuel de la base Joséphine, <http://www.josephologie.info>, demande à être expérimenté, modifié en fonction de l'expérimentation. C'est mon ambition pour mon doctorat.

À l'automne, la base sera, à cette fin, ouverte à la consultation, mais à la consultation seule, sans possibilité d'ajouts ni de modifications de fiche. Les consultants pourront alors me donner leurs réflexions par courrier ou courriel tout au cours de l'année, pendant laquelle je continuerai à charger ce que j'ai noté dans mon mémoire de maîtrise, et ce que j'ai déjà en plus, classé, prêt pour ouvrir de nouvelles fiches. Bien sûr je continuerai d'appliquer mon principe de non exhaustivité de renseignements par fiche, afin de ne pas freiner l'accroissement de la base.

Ce n'est qu'après le doctorat que j'ouvrirai la base à la gestion par une équipe pluridisciplinaire, pluri confessionnelle, de chercheurs répartis dans les différents continents.

Cela posera le problème de la langue de la base.

Les Actes des Symposiums Internationaux sur St Joseph sont imprimés dans la langue des conférenciers, ce qui est une bonne chose pour avoir le reflet exact de la pensée des auteurs.

Mais c'est la « tour de Babel » ! Et j'ai dû me faire aider pour certaines traductions des Actes, et faire l'impasse sur d'autres. Au niveau de la maîtrise, j'avais déjà tellement de choses à faire entrer dans une première synthèse, qu'il me fallait avancer. Mais, maintenant, il me faut reprendre tous les Actes des symposiums et en obtenir une traduction exacte dans ma langue.

Pour exploiter la base de données, on ne peut connaître toutes les langues du monde.

C'est pourquoi je pense qu'il faudrait introduire les commentaires dans la langue du chercheur, pour garder la précision de sa pensée...mais les traduire, tout de suite après, dans une langue unique, internationale, comme le français.

Les menus déroulants, étant limités à une suite de mots ou d'expressions facilement compréhensibles, peuvent rester dans leur langue d'origine, le français.

BIBLIOGRAPHIE

Joséphologie

- * la collection des *Cahiers de Joséphologie*, Centre de Recherche et de Documentation, Oratoire St Joseph, Montreal, Québec. Depuis 19
- * Delaporte Yves, *les fiançailles et le mariage de Note Dame dans l'art chartrain et la liturgie chartraine*, Voix de Notre Dame, Mars 1937.
- * Doze, chanoine, *Joseph, Ombre du Père*, Ed du Lion de Judas, 1991.
- * Dusserre, *Les origines de la dévotion à St Joseph*, C.J, I, Montréal, 1953.
- * Ferry, dom Marcellin, *la triple couronne de St Joseph, espoux de Notre Dame*, BNF, ms.fr 19373.
- * Giamberardini Gabriele, *Saint Josepyh dans la tradition copte*, C.J, XVII, Montréal, 1969.
- * Mgr Glorieux, *Jean Gerson, Œuvres complètes*, Desclée et Cie, Paris-Tournai, 1960.
- * Goetze Georges-Henri, *De cultu josephi, parentis Christi, dissertation antipontifica*, Lipsiae, Typis Joh.Christoph.Brandenburgi, 1702.
- * Huber Raphaël M., *A documentary history of the franciscan Order*, Washington, 1994.
- * Jean Paul II, *Redemptoris Custos*, Exhortation Apostolique, Ed.Tequi, 1989.
- * Klossowski, *les miracles et les grâces*, Kalisz (Pologne), 1780.
- * Revue de St Joseph d'Alex, Drôme.
- * Rondet Henri, *Saint Joseph*, Paris, 1895.
- * Villepelet, Mgr., *Les plus beaux textes sur St Joseph*, La Colombe, Ed du Vieux Colombier, Paris, 1959.

Histoire de l'Église, patristique et spiritualité

- * Barbier de Montault, *Œuvres complètes*, Poitiers, 1893.
- * Berton, Georges, *La Dame d'Avila*, Ed Fleurus, 1973.
- * *Bible*, Ecole biblique de Jérusalem, Ed.du Cerf, Paris, 1961.
- * Bibliothèque de la Pléiade, *Ecrits apocryphes chrétiens*, sous la direction de François Bovon et Pierre Goltrain, index Sever J.Voicu, Gallimard, 2002.
- * Christian, Mgr Léon, *Sainte Thérèse d'Avila*, Apostolat de la Presse, 1958.

- * Clément d'Alexandrie, *Stromates*.
- * *Dictionnaire de spiritualité*.
- * *Dictionnaire de théologie catholique*
- * Duchesne L., *Histoire ancienne de l'Eglise*, 2T. Ed Fontemoing, Paris, 1907.
- * François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*,
- * François de Sales, *Sermons*, Ed d'Annecy.
- * Guéranger, *Sermons ou allocutions prononcées par Dom Guéranger à l'Abbaye St Pierre de Solesmes*, Archives de l'Abbaye,
- * Henrion F., *St François de Salles, les plus belles pages des œuvres complètes*, Mame, 1930.
- * Anbâ Isidûrus, *Livre de la pierre précieuse dans l'Histoire de l'Eglise*, Ed Qummus Atallah Arsânîûs, 2T. Le Caire, 1964.
- * Jean Eudes, *Œuvres complètes*, Paris, 1908.
- * Lefort L.Th., *les vies coptes de St Pacôme et de ses premiers successeurs*, Louvain, 1943.
- * Lemaitre Nicole, Lagrée Michel, Perrin Luc, Vincent Catherine, *Histoire des curés*, Fayard, 2002.
- * Marie d'Agreda, *La Cité Mystique de Dieu*, 3T., Ed St Michel, 1970.
- * Mina Michel, *Livre de la science théologique selon la croyance de l'Eglise Copte orthodoxe*, Le Caire, 1938.
- * Mopsik C., *Les Evangiles de l'ombre, Le lien commun*, 1993.
- * Ollier J.J., *La journée chrétienne*, Ed Roger et Chemoviz, 1906.
- * Quéré, France, *Evangiles Apocryphes*, Ed. du Seuil, 2002.
- * Rops Daniel, *Histoire de l'Eglise du Christ*,
- * Saint Ambroise de Milan, *Traité sur l'Evangile de St Luc*, Sources Chrétiennes, Ed du Cerf, Paris, 1971.
- * Sevrin, J.M., *L'Evangile de Thomas, un enseignement gnostique*, Cahiers Bibliques, 21, 1982.
- * Shahâtah Michel, *La Vierge Marie*, Le Caire, 1934.
- * qummus Sergius, *Commentaires sur les Evangiles*, Le Caire, 1958.
- * Thérèse d'Avila, *Œuvres complètes*, texte français par Marcel Auclair, Desclée de Brouwer, 1979.
- * Thérèse d'Avila, *Le Livre des Fondations*, Préface de Roland-Manuel, Ed 10-18, 1962.
- * Viragh, Sonia de, *Théodora, Impératrice de Byzance et les conflits religieux de son temps*, Le Monde Copte N°20, p.35-48.

Coptologie

- * Al-Muqaffa, Amba Sâûris Ibn, *Réfutation d'Eutychius*, Ed et Trad : P.Chebly .
- * Atalla Nabil Selim, *L'art copte, peintures murales*, Ed. Lehnert et Landrock, Le Caire, après 1989.
- * Atalla Nabil Selim, *L'art copte, sculpture, architecture*, Ed Lehnert et Landrock, Le Caire, après 1989.
- * Coptic Encyclopeia

- * Gawdat Gabra, Anthony Alcock, trad. Fr. Hoda R.Khouzam et Marguerite Rassart-Debergh, *Le Caire, le musée copte, les anciennes églises*, Le Caire, 1996.
- * Guidi I., *Rendicoli della Regioa Accademia dei Lincei*, 26, Turin, 1917.
- Ibn Sibâ, *le livre de la perle précieuse dans les sciences de l'Eglise*, Ms BNF Paris, Ms AR 207.
- * Manqariûs Jûsif, *Exégèse d'Al Mashriqî : I :Mathieur-Marc*, le Caire 1908, II : *Luc-Jean*, Le Caire, 1910.
- * Rechewiltz, B.de, *Massime degli antichi Egiziani*, Milano, 1954.
- * Rossi F., *I papiri copti del Museo di Torino*, Torino, 1892.
- * Sadek Bernadette et Ashraf et coll., *Le Monde copte*, Limoges, 32 N° en 2004.
- * Valensi Lucette, *La fuite en Egypte, histoires d'Orient et d'Occident*, Ed du Seuil, 2002.

Histoire

- * Génicot, *Les lignes de faîte du Moyen Age*, Casterman, 1969.
- * Jerphagnon Lucien, *Histoire de la Rome Antique, les armes et les mots*, Tallandier, 2002.

Histoire de l'Art

- * Cole Alison, *La Renaissance dans les cours italiennes*, Flammarion, Tout l'Art, 1995.
- * Bialostocky Jan, *L'Art du XV° siècle, des Parler à Dürer*, *Encyclopédies d'Aujourd'hui*, 1993.
- * Chastel André, *L'Art français, Pré Moyen-Age, Moyen-Age*, Flammarion, 2000.
- * Grabar, *Les voies de la Création en iconographie chrétienne*, 1° partie, Presses de l'Université de Princeton (Bollingen Series), 1968 et 1° et 2° parties, Flammarion, 1979, 1994.
- * Holtzmann et coll., *L'Art de l'Antiquité, T.2, l'Egypte et le Proche Orient*, Gallimard, 1997.
- * Olivier Poisson, André Bonnery, Marco Burrini, Jordi Camps i Soria, Immaculada Lorez i Otzet, Géraldine Mallet, Francine Saunier, *Le Maître de Cabestany*, Zodiaque, 2000.
- * Panofsky Erwin, *Die perspektive als symbolische form*, Leipsig-Berlin, 1927, trad. sous la direction de Guy Bellangé, Paris, 1975.
- * Psautier de Charles le Chauve, BNF, Paris, Ms Lat 1152.
- * Quenot, *De l'icône au festin nuptial, Image, Parole et Chair de Dieu*
- * Réau Louis, *Iconographie de l'art chrétien*, Paris, 1957.
- * Sadek Ashraf et Bernadette, *L'Incarnation de la Lumière*, Le Monde Copte, Limoges, 2000.
- * Skubiszewsk Piotr, *L'Art du Haut Moyen Age*, Le Livre de poche, 1998.
- * Voragine, Jacques de, *La Légende Dorée*, Trad Teodor de Wyzewa, Ed Diane de Selliers, Cinisello Balsamo (Milan), 2000.

Travaux universitaires

- * Kapumba Nazaire, *Silence éloquent de Joseph, époux de Marie*, mémoire de maîtrise de théologie, Studium N.D. de Vie, Vénasque, 2002.
- * Palmier Etienne, O.P., *De participatione sancti Josephi in mysterio Incarnationis Redemptivae*, Thèse de doctorat de théologie, Melitae, 1958.
- * Payan Paul, *St Joseph, une image de père à la fin du Moyen Age* », Mémoire de DEA dirigé par Jacques Chiffolleau, Univ.Lyon II, 1996.

Divers :

- * Raif G.Khoury, *Whab b.Munabbih*, Wiesbaden, 1972.
- * Egérie, *Journal de voyage*, Ed Pierre Maraval, Cerf, Paris, 1997.

Théâtre et Musique

- * Audouard Yvon, musique de Paul Durand, *La Pastorale des santons de Provence*, 1960.
- * Berlioz, *Enfance du Christ*, trilogie sacrée, 1854.
- * Durieux Georges, *Les apocryphes dans le drame religieux en Allemagne au Moyen Age*, Lille, 1914.
- * Durieux Georges, *La théologie dans le drame religieux en Allemagne au Moyen Age*, Lille, 1914.
- * Harbison, John, *The flight into Egypt*, concerto, New Worldl records, 1990.
- * Petit de Julleville, *Histoire du théâtre en France, les mystères*, 2 T., Paris, 1880.

Sites internet

<http://www.saint-joseph.org>

<http://www.carmelhollyland>

<http://www.irht.cnrs.fr>

<http://www.copts.com>

ILLUSTRATIONS

- Fig 1 : p. 5 : ensemble de la frise de l'église Sainte-Marie du Boulou.
- Fig 2 : p. 6 : *Nativité*, frise de l'église Sainte-Marie du Boulou :
- Fig 3 : p. 6 : *Bain de l'Enfant*, frise de l'église Sainte-Marie du Boulou .
- Fig 4 : p. 7 : *Théophanie aux mages* et détail des *maines de Joseph*, frise de l'église Sainte-Marie du Boulou :
- Fig 5 : p. 8 : *Entrée en Egypte*, frise de l'église Sainte-Marie du Boulou.
- Fig 6 : p. 9 : *scène du repos, ou « chaste mariage »*, frise de l'église Sainte-Marie du Boulou :
- Fig 7 : p.10 : *les triades céleste et terrestre*, tableau dit « de » *St Joseph* à Kalisz.
- Fig 8 : p.13 : *Bain de l'Enfant*, chapiteau du pilastre droit de la primatiale Saint-Trophyme en Arles.
- Fig 9 : p.13 : *Nativité*, même chapiteau.
- Fig 10 : p. 14 : *théophanie*, retour de porche de Saint-Trophyme.
- Fig 11 : p.14 : « *chaste mariage* », *ange l'adorant et scène de bergerie*, façade droite de Saint-Trophyme :
- Fig 12 : p.16 : grand côté du *sarcophage de St Honorat des Alyscamps*, transformé en autel à Saint Trophyme d'Arles.
- Fig 13 : p. 17 : *théophanie*, petit côté du même sarcophage.
- Fig 14 : p. 23 : *Scènes d'Evangile* (dont la *Nativité*, en bas à gauche) : icône sur bois, Vatican, Museo sacro.
- Fig 15 : p. 26 : *Nativité*, fresque de coupole de Deir el Suriani, Wadi Natrum, Egypte.
- Fig 16 : p. 27 : *St Joseph soutenant la couche de Marie*, détail de la fresque précédente.
- Fig 17 : p. 34 : *Preuve par l'eau amère*, ivoire de la cathédrale du Massimiano, Ravennes.
- Fig 18 : p. 40 : *Saint Joseph portant l'Enfant*, Girgis, fils de Hannaniah, Musée copte, Le Caire.

Fig 19 : p. 46 : *Mariage juif*, Musée juif de Gérone, Espagne.

Fig 20 : fascicule jaune : fiche 62 : *songe(s) de Joseph* , détail de l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure.

Fig 21 : fascicule jaune : fiche 59 : *théophanie*, petit côté du sarcophage des Alyscamp transféré à Saint-Trophime.

* * * * *

ANNEXE I

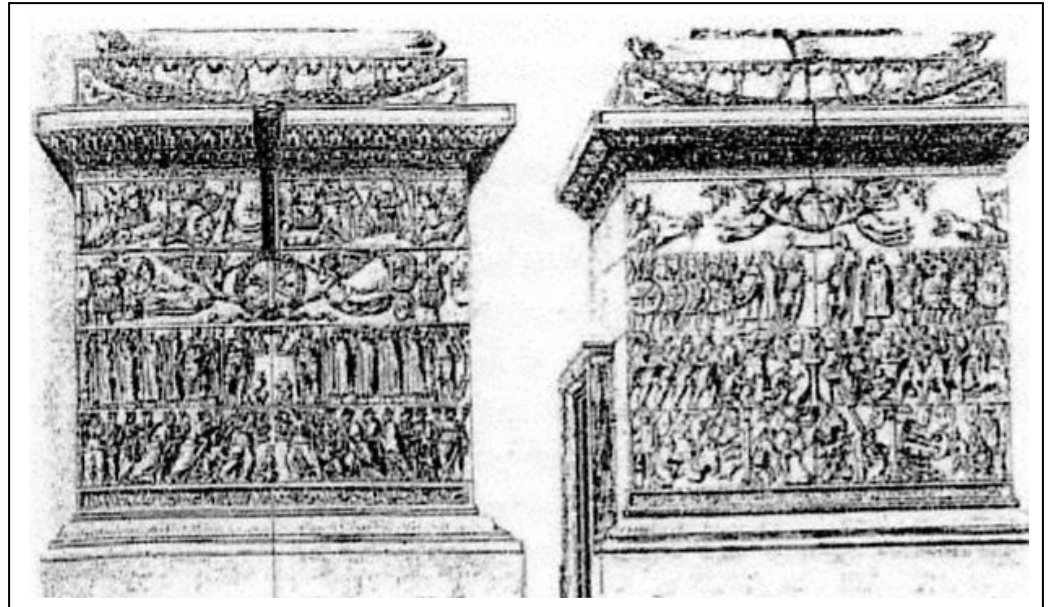
Sur l'arc triomphal de Sainte-Marie-Majeure
Extrait de mon mémoire de maîtrise (p. 34 à 40)

...

2° exemple : Grabar, toujours p.87, attire l'attention sur la mosaïque de l'arc triomphal de Ste Marie Majeure, à Rome, et tout particulièrement sur la scène de l'Adoration des Mages... «où tous les détails dérivent directement d'une scène de l'offrande des barbares à l'Empereur . »

Cette scène est celle de la base de la colonne d'Arcadius (côtés Sud et Ouest).

Bien que détruite aujourd'hui, on connaît cette scène par des dessins de la Renaissance.



**Fig. : 6 Base de la colonne d'Arcadius, côtés sud et Ouest.
Dessin. Cambridge.Trinity College, extrait de Grabar, p.93**

On sait que les deux « colonnes arcadiennes » érigées à Constantinople, par Arcadius, à sa gloire et à celle de son père, Théodose 1°, imitaient les colonnes de Trajan et de Marc Aurèle, à Rome...trois siècles plus tôt, ce qui impressionna les contemporains...au point que, une vingtaine d'années plus tard, sous le pape Sixte III (432-440), les « fameuses mosaïques » de l'arc devant l'abside de Ste Marie-Majeure furent une réplique chrétienne des reliefs de la base de la colonne d'Arcadius . La composition, en registres superposés, y exprime la puissance du Christ au lieu de celle de l'Empereur, et ce, selon les conventions iconographiques reprises du 2° siècle par les colonnes arcadiennes.

Il est évident que cet art triomphal, impérial ou chrétien, convient bien pour exprimer les problèmes théologiques de l'heure : la gloire de Marie, Vierge et Mère de Dieu, la Théotokos : en 431, nous sommes en plein 3° Concile Oecuménique d'Ephèse.

D'où le nom « d'arc éphésien », donné, certains disent à tort, mais je ne suis pas d'accord avec eux, à l'arc de Ste Marie-Majeure.

Ce désaccord est intéressant d'ailleurs, car il souligne une des difficultés d'une base de données : les différences d'appréciation entre les chercheurs.

Grabar (p.91) est de ceux qui estiment que les mosaïques de « l'arc éphésien » n'ont rien d'éphésien : « si l'intention de traduire ce dogme (la théotokos, ndlr) par les mosaïques de Ste Marie- Majeure était certaine (ce qui est loin d'être le cas), ces mosaïques prouveraient qu'une iconographie, dérivée de l'art impérial, était incapable d'exprimer des idées théologiques du niveau de celles qu'on discutait aux conciles »... « l'art triomphal des empereurs n'était pas fait pour transmettre les idées que les chrétiens tentèrent d'exprimer à travers lui ; leurs efforts en ce sens produisit parfois quelques images de signification obscure (par exemple, l'identité du personnage féminin à droite du Christ-enfant dans l'Adoration des Mages). »

Quand à moi, je ne vois pas « d'obscurité », et je pense que les contemporains de Sixte III, à Rome, comme ceux d'Arcadius, à Constantinople, vingt ans plus tôt, étaient encore plus habitués que moi à lire les registres superposés : en haut les signes impériaux, l'Empereur et sa cour, puis les offrandes ou « l'allégeance » avant le terme, et en bas les vaincus. Dans le cas présent :

- le premier registre montre le Christ-Roi et son peuple : à gauche un romain gardien d'un temple (Marie, Temple du St Esprit ?, entourée d'anges), à droite les juifs...avec, en début de ligne un songe de St Joseph.

Noter déjà, **le parallèle**, sur le registre supérieur, de Marie et Joseph, avec le Christ en gloire au milieu. Nous le reverrons exprimé très nettement à partir de Ste Thérèse d'Avilla et ses « portes ». Mais ce parallélisme sera un « fil conducteur », plus ou moins net, tout au cours des âges.

- le deuxième registre montre, à gauche le Christ-Enfant trônant, entouré de personnages, dont le personnage féminin de Grabar sur un trône, et à droite les rois mages, offrant des cadeaux, comme tous peuples faisant allégeance, et toujours à un Christ-Enfant, comme à gauche.

- et en dessous, ce sont les expressions classiques des rois vaincus : ici Hérode, nommé, à gauche.

- Le registre du bas, le quatrième, désigne nommément Bethléem à droite et Jérusalem à gauche, ce qui pourrait laisser supposer que l'arc « éphésien » se lit de Bethléem à Jérusalem, de la vie à la Mort et la Résurrection du Christ, de droite à gauche donc (comme la frise du Maître de Cabestany !) et... de haut en bas : en partant à chaque fois du songe de Joseph...

Mais en un songe figuré ce serait deux songes :

- à l'horizontale, Joseph apprend l'Annonciation et la divinité de son Fils ;
- à la verticale, Joseph apprend qu'il doit fuir en Egypte après la théophanie aux mages.

Et l'on découvre le « **croisement dans l'action** » entre Trinité céleste et Trinité Créée, de l'école polonaise, que nous étudierons au 17^e siècle avec Bernard Rosa, de Krzeszow, et le tableau miraculeux de Kalisz...où le peintre fait croiser les deux « triades » dans leur sens classique : la

céleste à la verticale : le Père, le St Esprit, Jésus et la terrestre à l'horizontale : Marie, Jésus, Joseph, et en faisant apparaître le Père.

Le tableau de Kalisz, nous le verrons, croisera les triades par Jésus, très visiblement, alors que, dans l'Arc « éphésien » les triades se croisent par Joseph...parce que, d'un seul point : il commande, en deux songes différents, les deux directions perpendiculaires.

Sur l'une, l'horizontale, c'est l'Annonciation avec le Père représenté par l'ange, le Fils dans le ventre de Marie, par le Saint Esprit. St Joseph voit donc la triade céleste : l'envoyé du Père, le Saint Esprit et le Fils en gestation.

Sur l'autre, la verticale, c'est : à droite : Joseph lui-même qui va **devoir agir** après la théophanie aux mages de Jésus (sous entendu, avec Marie, le « personnage » de Grabar, qui trône à gauche avec leur Fils : voir ci-dessous). Donc la triade créée: Joseph, Jésus, Marie.

Notons, pour ne plus y revenir, que St Augustin (Tagaste 354- Hippone 430) utilisait une expression voisine de celle de « triade créée » : il parlait de la « triade terrestre » comme...**première cellule de l'Eglise en gestation.**

Faut-il donc parler d'arc triomphal, « éphésien »...ou « augustinien » ?

En tout cas : Joseph est au centre du croisement des deux triades ! Et dans une situation de prière devant la Trinité céleste sur le registre horizontal et d'action dans le registre vertical.

Quelle est l'identité du « personnage féminin » au 2° registre de gauche, pour revenir à la question de Grabar ?

Il ne se comprend que dans le sens que nous venons de dire.

Comment ne pas y voir, assise à côté du trône de son Fils en Enfant, Marie, figure de l'Eglise...accueillant les baptisés, d'autant plus que c'est en parallèle de la théophanie aux mages ? Et ce, d'autant plus qu'au premier registre de gauche, Marie trône dans une Annonciation, que je reproduis page suivante. Et en remarquant, sur la vue d'ensemble de l'arc, que le temple de l'Annonciation est voilé, alors que celui du 2° registre ne l'est plus. Cela se comprend dans l'optique de « Marie, Temple du St Esprit », lors de l'Annonciation, ce qu'elle n'est plus quand Jésus est né...

Les registres de gauche sont mariaux...et mènent au 4° registre de Jérusalem : comprise comme Jérusalem, lieu de mort et résurrection sur le plan horizontal, et de Jérusalem céleste dans le plan vertical.

C'est tout à fait « glorieux » et dans le style impérial.

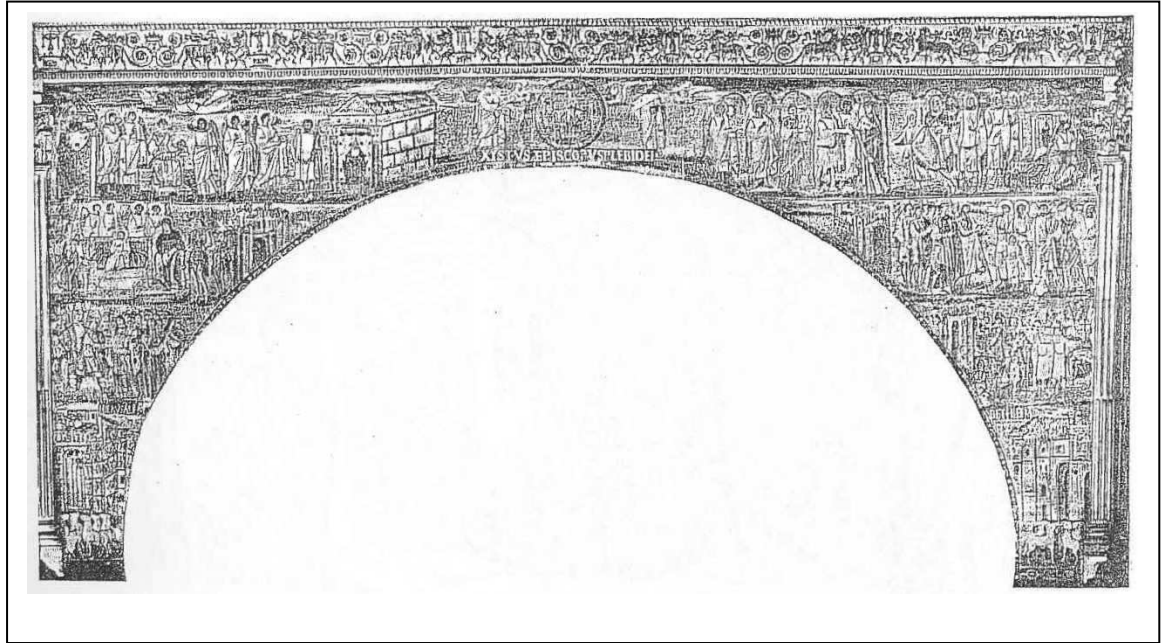
Mais je n'ai pas pu discuter, de ce qui me semble une évidence, avec Monsieur Grabar, et mon propos n'est pas de trancher, mais de souligner la nécessité de ne pas réaliser une base de données sans concertation.

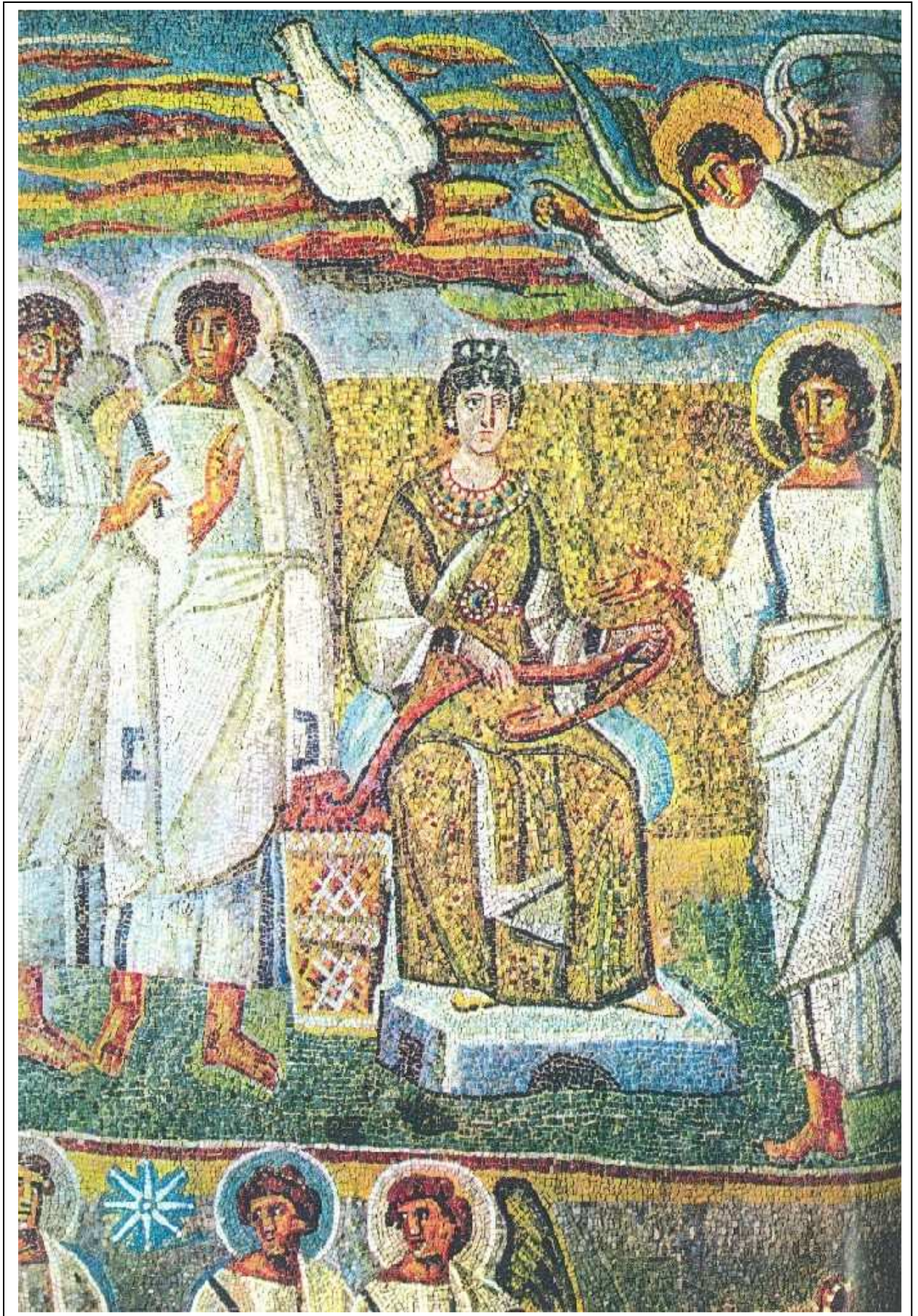
Les trois illustrations suivantes montrent :

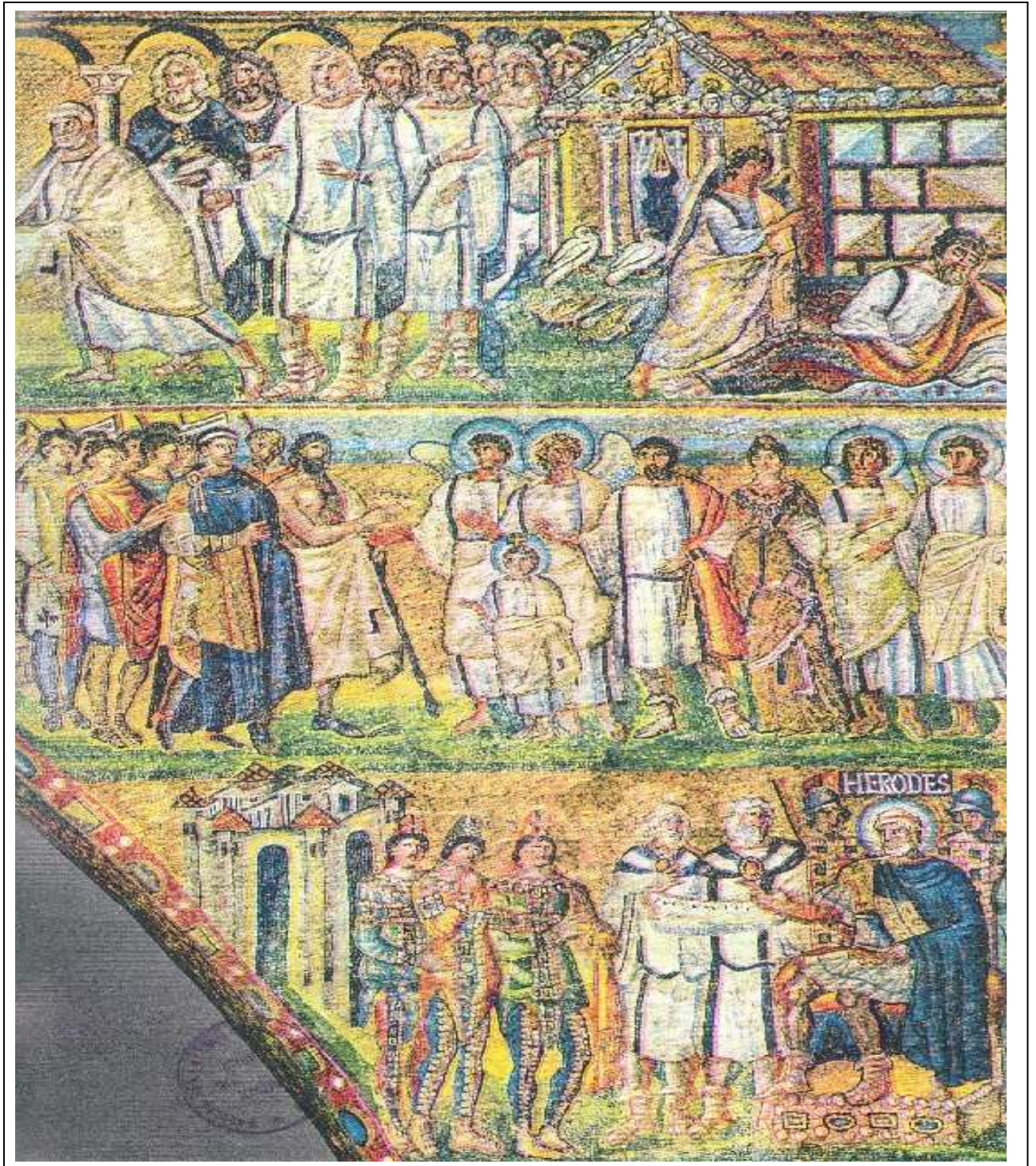
* **l'arc éphésien, dans son ensemble**, extrait de la planche VII du volume XIX des COJ, 1971.

* **un détail de l'arc éphésien : l'Annonciation du 1^{er} registre à gauche**

* un détail de l'arc éphésien : le songe de Joseph du 1^{er} registre à droite, suivi en descendant, de la théophanie aux mages et de « Hérodes », nommé, devant les mages. On voit une partie de l'arc. Ces deux détails sont extraits de Grabar, *L'Univers des Formes, l'âge d'or de Justinien*, planches 161 et 162, pages 150 et 151.







ANNEXE II

Quelques réflexions sur les apocryphes

Extraites de mon mémoire de maîtrise (p. 47 à 54)
(les notes sont celles de ce mémoire, avec leur numérotation d'alors)

Chez les non chalcédoniens :



Théodose d'Alexandrie (mort en 566), fut le 33^e Patriarche d'Alexandrie. Le synaxaire copte rappelle qu'il lutta contre les gaïanites (secte monophysite fondée en 535 par Gaïanos, autre Patriarche d'Alexandrie). Dans son sermon sur la *Dormition de la Vierge*, Théodose d'Alexandrie témoigne de son antidocétisme, parfaitement orthodoxe...mais il témoigne aussi d'un parallélisme tel avec un apocryphe : « *l'Histoire de Joseph le Charpentier* » que Giamberardini propose une interdépendance comme nous le verrons plus loin.



Cette période (451-638) semble en effet marquée par « l'explosion », l'amplification des écrits apocryphes : « sympathiques » ou non, selon que leurs auteurs réels, « cachés », « tenus secrets » (apokruphos), comme leurs écrits, révélés à des « âmes privilégiées », tentent de défendre la divinité de Jésus ou de la nier.

Une bonne édition des apocryphes a été réalisée dans la Bibliothèque de la Pléiade (27).

Les apocryphes ayant joué un grand rôle dans l'art catéchétique jusqu'à nos jours, et notamment à propos de St Joseph, il convient d'en envisager brièvement quelques **caractéristiques générales**, avant d'aborder les exemples particuliers, propres à St Joseph...dont *l'Histoire de Joseph le Charpentier*.

Dans tous les cas, les apocryphes nous apparaissent aujourd'hui comme des œuvres de faussaire, usant du même langage.

Mais y avait-il alors toujours volonté de tromper ?

Il peut sembler que chaque auteur « romançait » sa vision des choses, selon sa Foi : pour ou contre l'Incarnation du Verbe, impliquant ou non la virginité de Marie et la chasteté (ou l'impuissance d'un vieux Joseph).

Et ces « romances » étaient d'usage, dans le style et la forme de sagesse de l'époque. France Quéré l'exprime bien (28): « *L'enseignement du christianisme recoupe souvent la sagesse cynico-stoïcienne. Par simple osmose, nos auteurs (apocryphes, ndlr) adoptent les éléments de prédication diatribique en vogue, en reprenant les outils, les thèmes, les auditoires. Ainsi imitent-ils malgré eux leurs homologues païens, qui demeurent leurs maîtres tout en passant pour leurs ennemis* », ce qui se vérifie aussi en arts, comme l'a bien montré Grabar déjà cité, dans *Les voies de la Création en iconographie Chrétienne*.

Il n'y a donc point lieu de s'étonner du foisonnement des écrits apocryphes (d'origine cachée...mais destinés à la lecture publique), à propos du « fait de société » représenté par Jésus de Nazareth (et sa famille) qui « interpelle » comme on dit aujourd'hui :

- * les juifs, en premier, dans leur Loi ...tout en prétendant l'accomplir, et dans leur messianisme national... en y opposant le Salut individuel,
- * les païens, dans leur universalisme...mais en rejetant tout syncrétisme,
- * les sectes initiatiques, dans leur zèle, leur ascèse...mais sans laisser enfermer la nouvelle religion dans un ghetto spirituel.

27 : La Pléiade, *Ecrits apocryphes chrétiens*, Ed. sous la direction de François Bovon et Pierre Geoltrain, index par Sever J.Voicu, Gallimard, 2002.

28 : France Quéré, *Evangiles apocryphes*, Ed. du Seuil, 2002, p.19.

* et tous, par l'Amour d'un Dieu perceptible, humain, que l'on puisse aimer en retour !

Les évangiles apocryphes (on disait jadis « évangiles étrangers », car « étranges ») se reconnaissent en principe facilement grâce à des traits typiques de la diatribe, comme le dialogue, la brièveté des scènes pour soutenir l'attention, jusqu'à des séries de gags comme dans le Pseudo Thomas...ou plus tard dans la Comedia del Arte ou dans les bandes dessinées d'aujourd'hui) mais surtout l'exagération.

Ces traits les rendent précisément «étranges », comme si cette étrangeté était, non pas une cachotterie, mais une finalité facilitant l'apologétique : un peu comme l'exagération marseillaise d'aujourd'hui. L'exagération comme critère de vérité !

L'exagération des miracles du petit Jésus est typique : Jésus adulte n'en fera jamais tant...mais il fallait prouver sa divinité...ou sa méchanceté bien humaine ! (tellement méchante qu'elle en devient miraculeuse ! Jésus devient assassin miraculeusement dans plusieurs histoires !).

Mais nous verrons comme on peut se tromper avec les exemples de St Thomas d'Aquin, qui a « fait la fortune » du Pseudo Chrysostome et comment St Bernard s'est inspiré du Pseudo Origène...

Les pseudos ! Le propre des apocryphes reste le problème de la signature quand il y en a : faisait-on, par piété, des « faux de modestie », ou faisait-on, pour tromper, des « faux d'imposture » ? Ce n'est pas si simple et St Thomas d'Aquin comme St Bernard s'y sont fait prendre... mais est-ce si grave, dans la mesure où ce qui compte c'est l'argumentation, c'est « l'idée » décapée de ses exagérations. Et St Bernard, comme St Thomas d'Aquin, ont atteint des sommets de spiritualité en partant de ...faux !

Mais il fallait être le Docteur Angélique, ou St Bernard, pour « retomber sur leurs pieds », dans l'orthodoxie.

Pour le commun des mortels, parmi toutes les mises en garde contre les antéChrist, les esprits trompeurs, les loups déguisés en brebis, les faux docteurs etc, il est une pensée d'Origène (dans sa 1^o homélie sur St Luc) qui résume bien l'attitude des Apôtres et des Pères de l'Eglise : « *L'Eglise possède quatre Evangiles, l'hérésie en a une multitude* ».

Et multiples seront les formes de l'hérésie, véritable hydre face à l'Incarnation du Verbe.

Les pasteurs auront à prémunir les âmes en leur indiquant, plus facilement d'abord : les textes sûrs, répondant à la « Règle de la Vérité » (le Canon) de St Irénée, comme à travers le *Manuscrit de Muratori*, écrit précocement, vers 170, par l'Eglise romaine, ou, d'une façon plus détaillée, en 360 au Concile de Laodicée...où le Canon n'est déjà plus la « Règle » mais la « liste » des livres saints...ce qui subvertit le sens du mot apocryphes : ils ne sont plus les écrits cachés, réservés aux âmes privilégiées et leurs initiés, évoqués par St Irénée, face aux écrits de la « Vérité pour tous »...mais ils deviennent les écrits qui, tout simplement, ne sont pas au Canon, qui ne sont pas reconnus.

Le Canon sera fixé par St Athanase d'Alexandrie, le dernier Patriarche du « tronc commun » avant le schisme de Chalcedoine.

Le Canon engage donc toutes les Eglises.

Le Pape romain, Gélase (Pape de 492 à 496, donc après Chalcédoine) promulguera son fameux Décret, donnant, à l'inverse, la liste des écrits apocryphes, interdits de lecture, pour son époque... mais les Eglises non chalcédoniennes ne s'en préoccuperont pas puisqu'elles évoluent indépendamment.

Dans une base de données informatique, il faudrait donc bien tenir compte des sources de reconnaissance (au Canon) ou d'interdits.

S'il est évident que des euaggelion, des « bonnes nouvelles » (des évangiles), cachés, prétendument révélés à de « faux pasteurs » circulaient dès les origines, leur mise en forme écrite est unanimement reconnue comme plus tardive que celle des évangiles canoniques, avec un apogée, après le concile de Chalcédoine, dans les Eglises non chalcédoniennes, comme nous allons le voir, et c'est ce qui explique que, sur un plan didactique, je n'ai pas abordé le problème des écrits apocryphes pendant le « tronc commun ».

Pendant le tronc commun, toutes les Eglises participent à l'élaboration du Canon, ce qui est bien une preuve, a contrario, de l'existence des apocryphes, que seule l'Eglise romaine nommera (Décret de Gélase). Je ne sais ce qu'a fait l'Eglise de Constantinople. En théorie, elle a dû accepter le Décret de Gélase. A vérifier...dans la bibliothèque de Ste Catherine...

Et il faudrait vérifier aussi, dans les monastères coptes, la « limite de tolérance » des apocryphes chez les non chalcédoniens.

Pour conclure cette présentation générale des apocryphes, on pourrait dire que ce sont des « commentaires » des Evangiles canoniques (mis au Canon), mais des commentaires qui seront « bienveillants », « positifs » ou non : je disais plus haut : « sympathiques » ou non.

Quand les commentaires sont « positifs », qu'ils enrichissent, qu'ils développent la Foi en l'Incarnation du Verbe ...sans la contredire, les Eglises appliquent déjà ce qui deviendra le principe romain : « nova et vetera » (nouveau dans la Tradition) et elles adopteront les nouveautés, comme l'âne et le bœuf dans la crèche, comme Salomé, comme le Bain de l'Enfant, comme le vieillard Joseph, etc.

Dans une base de données informatique, il faudrait référencer :

- ❖ **la foison d'écrits apocryphes**, selon l'acception du Concile de Laodicée : « qui ne sont pas au Canon », car ils peuvent avoir une incidence accidentelle sur St Joseph, comme :
- **Les Agrapha** : En journalisme, aujourd'hui, on dirait des « brèves », sur la vie et les dialogues ou les sentences de Jésus.
- **Les fragments d'Evangiles perdus**,
- comme les deux textes de *l'Evangile selon les Hébreux* (29) écrits en araméen, retrouvés par St Jérôme à Césarée et Antioche, qui n'ont rien

29 : Clément d'Alexandrie, *Stromates*, 2,9,4 et 5,14. et Origène, *Commentaire sur Matthieu* 15,14, et Jérôme, *Commentaire 3 sur Ephésiens* 5,4.

d'hérétique et qui pourraient être une partie de la version primitive de l'Évangile canonique de Matthieu.

- ou comme l'*Évangile des Ebionites*, proche de l'*Évangile des douze Apôtres*, si ce n'est le même, qui est surtout attesté par Epiphane (30), mais très attaqué par St Jérôme et Origène. Écrit en grec, toujours proche de l'Évangile de Matthieu, il naquit dans la secte gnostique et judaïsante des « ébionites » (« pauvres »). Végétariens, et judaïsants stricts (très légalistes), ils enseignaient que Jean-Baptiste et Jésus étaient végétariens (au point que Jean Baptiste ne mangeait plus de sauterelles dans leur évangile)...et bien sûr, pour eux, Jésus n'était pas Dieu.

- ou comme ceux de l'*Évangile des Égyptiens*, qui circulaient en Haute Égypte et en Lybie dès la deuxième moitié du 2^e siècle. Ils ont été conservés, mais critiqués comme hérétiques, sur un fond matthéen, par Clément d'Alexandrie (31).

- ou encore, toujours dans les Stromates : les *Traditions de Mathieu*, lues dans les cercles gnostiques égyptiens se réclamant de Matthieu. Eusèbe en disait que c'était une «œuvre de mâle mort, infestée d'hérésie».

➤ **Les Évangiles de la Passion (32)**

- *Évangile de Pierre* (des environs de 130 de n.-è.) : Ils ont été trouvés dans la tombe d'un moine en Hte Égypte. C'est le plus ancien apocryphe sur la Passion. Il emprunte aux quatre Évangiles canoniques. Pour prouver la divinité du Christ, l'auteur rajoute plein de personnages et on l'a accusé de docétisme car les souffrances du Christ semblent adoucies mais la théologie de St Jean est amplifiée : la mort de Jésus se superpose à la résurrection. C'est le premier texte qui disculpe Pilate et les romains pour reporter toute son hostilité sur les juifs.

- *Les Actes de Pilate* (des environs de 311 de n.-è.), appelés plus tard : *Évangile de Nicodème*. Ils auraient été écrits au 4^e siècle en réponse aux faux Actes écrits par l'empereur Maximin Daïa en 311-312 pour salir le Christ...et qui étaient imposés dans les écoles.

➤ **L'Évangile de Thomas, appelé aussi : Les Paroles secrètes de Jésus le Vivant**

C'est un texte purement gnostique trouvé à Nag Hammadi mais provenant de Syrie, où, même les citations canoniques sont manipulées. Il y a des emprunts à d'autres apocryphes. Son étude est très complexe comme le montre J.M.Sevrin (33).

Je n'ai rien trouvé sur St Joseph dans tous ces textes, du moins de significatif. Développer ces passages aurait alourdi inutilement cette présentation. Mais je n'ai lu que des résumés...Et il y a d'autres écrits, tout aussi gnostiques que l'Évangile de Thomas, ou ésotériques, comme :

➤ **L'évangile de Philippe...**

30 : Epiphane, *Hérésies* 30,13,16, 22

31 : Clément d'Alexandrie, *Stromates* 3,6,9,13.

32 : France Quéré : *Les Évangiles Apocryphes*, p.115 sq.

33 : J.M.Sevrin, *L'Évangile de Thomas, un enseignement gnostique*, Cahiers Bibliques, 21, 1982, p.62-80.

Ils sont donc à reprendre pour une base de données.

Bien plus intéressants, dans l'immédiat, sont les :

- **Evangelos et textes de la Nativité et de l'Enfance :**
- le *protévangile de Jacques*, dont le titre le plus ancien est :
Nativité de Marie, révélation de Jacques (environ 150 JC)
 - *l'Évangile du Pseudo-Thomas* (du 6^o s.)
...à ne pas confondre avec *l'Évangile de Thomas* (!)
 - *l'Évangile du Pseudo-Matthieu*
 - les **Romans de l'Enfance** : * *Livre arménien de l'Enfance*
* *L'Évangile arabe de l'Enfance*
 - *l'Histoire de Joseph le Charpentier*
 - *la Vision de Théophile (au 11^e siècle)*
 - *les deux homélies du Pseudo-Chrysostome et du Pseudo-Origène* en terres chalcédoniennes (cf note en fin de ce chapitre)

On comprend que des auteurs mal intentionnés comme C.Mopsik (34), en ne considérant que la masse de textes (et je n'ai pas tout cité !), sans faire de distinctions chronologiques et surtout sans le fil conducteur de « l'Incarnation du Verbe » n'y aient voulu voir qu'une informe pelote de fils mélangés d'où ne ressortaient que le clinquant des situations adultères de Marie, ou le ridicule du vieux mari avec une jeune mère, ou les miracles méchants du petit Jésus...ce qui permet à Mopsik de tout mettre « dans le même sac » de la perfidie humaine...y compris les Évangiles canoniques. C'est « amusant » (tout m'amuse !) de voir que le procédé n'a pas changé aujourd'hui, depuis les premiers adversaires juifs, puis ariens, puis musulmans, de la divinité de Jésus. Méthode « globale », peu analytique, peu scientifique !

Une base de données, à l'inverse, préciserait des strates, des apports...des réutilisations, dont les pages suivantes donneront peut-être un avant goût, en limitant pour l'instant le regard aux seules références sélectionnées ci-dessus sous la rubrique « Évangiles et Textes de la Nativité et de l'Enfance », comme les plus intéressants pour cette étude sur St Joseph.

Certes les strates seront encore bien approximatives, car les apocryphes sont difficiles à dater à cause de leurs réappropriations successives, mais il se dégage quand même de grandes lignes, que nous suivrons période par période.

Sur le plan terminologique, on aura profit à remarquer des interférences d'expressions voisines selon les chercheurs.

Par exemple, France Quéré, dont le livre est pourtant limité aux seuls apocryphes, parlera de l'Évangile du Pseudo-Thomas ...sans évoquer le Pseudo-Matthieu.

A l'inverse, Lucette Valensi, qui se préoccupe de la Fuite en Égypte, titre sur l'Évangile du Pseudo-Matthieu ou « Évangile de l'Enfance » (p.22)...et

34 : C.Mopsik, *Les Évangiles de l'ombre*, Le lien commun, 1993.

page 29 elle titre sur « l'Histoire de l'Enfance de Jésus ». Dans son texte, il apparaît que « l'Histoire de l'Enfance de Jésus » est « l'Evangile de l'Enfance selon Thomas ».

Dans Quéré, l'Evangile du Pseudo-Thomas commence ainsi : « *Par Thomas, philosophe israélite, récit de l'Enfance du Seigneur* » (p.87).

En fait, c'est Lucette Valensi (p.82 à 85) qui met les choses au point dans un tableau récapitulatif des traditions narratives que je reproduis plus loin et j'adopte les abréviations de Lucette Valensi. Nous dirons donc :

* H.E : Histoire de l'Enfance , ou Evangile du Pseudo-Thomas

* E.E : Evangile de l'Enfance, ou Evangile du Pseudo-Mathieu

* H.J.C : Histoire de Joseph le Charpentier

* V.J : Vie de Jésus en arabe, ou Evangile arabe de l'Enfance

* L.A.E : Livre Arménien de l'Enfance.



La V.J : dérive peut-être d'une source commune avec le Pseudo-Mathieu (E.E). Selon Moraldi, sa première composition (copte ?) serait des 5° ou 6° siècle, mais ses versions syriaques et arabes témoignent tellement d'un milieu chrétien arabisé qu'il faut en décaler l'étude à la période suivante (après 638)



Le L.A.E : Sa source ne passe pas par le Pseudo-Mathieu, que nous allons voir : « sympathique »...mais par le Pseudo-Thomas (H.E), « malveillant ».

Ecrit avant la fin du 5° siècle, nous ne possédons que des copies postérieures au 14° siècle, et aussi, très arabisées, d'où, comme pour la VJ, nous en décalerons l'étude à la période suivante.



L'H.E : a été écrit en grec au 3° ou 4° siècle, puis traduit entre le 4° et le 7° siècle en syriaque, éthiopien, géorgien et...latin (malgré les interdits), puis, après le 7° siècle en arménien, bulgare, slave etc et, sous forme poétique, au 8° siècle en Irlande.

Une base de données devrait donc faire entrer l'H.E dans la période précédente, mais, dans le texte, cela aurait été incompréhensible. Il fallait préciser d'abord, tout ce qui a été dit. Et de toute façon, son influence a dû être majeure au moment des traductions, donc pendant la période étudiée dans ce chapitre, plus que pendant la période de création.

Cette H.E ne se réfère pas à l'Egypte...mais peut s'y dérouler...comme en Israël.

L'Histoire commence quand Jésus a cinq ans et se poursuit jusqu'à ses 12 ans. Il est odieux, se fait réprimander par Joseph et sa famille doit déménager sans arrêt pour fuir les réactions aux mauvaises actions de Jésus : par exemple : Jésus ne tient pas compte du sabbat en façonnant des oiseaux avec de l'argile ce qui choque un juif. Sur les réprimandes de Joseph, sans repentir, il donne vie aux oiseaux ! Scandalisés, les juifs vont se plaindre à leurs chefs. Ailleurs, il dessèche le fils d'un scribe qui avait détruit un petit ruisseau sur lequel Jésus s'amusait...

Ou bien, en jouant, il est heurté par un enfant...et il le tue, d'un mot !

Sans parler des histoires avec les maîtres d'école qu'il ridiculise et de miracles de plus en plus charitables, jusqu'à ses douze ans et l'épisode « canonique » de ses douze ans, au temple de Jérusalem, où s'arrête l'Histoire.

A partir du 11^e siècle, l'H.E s'est confondue avec l'E.E., car les deux textes forment alors un ensemble.



L'E.E considère en effet la Sainte Famille jusqu'aux deux ans de Jésus, pendant lesquels il est « comme un homme mûr » mais bon.

Toutes les vignettes vont dans le sens de l'accomplissement (dès la petite enfance) de l'Ancien Testament par le Nouveau.

Nous étudierons ces vignettes dans la période suivante, à propos du développement de pèlerinages « sur les Pas de la Sainte Famille », mais une base de données devrait les « entrer » à ce niveau. Comme pour l'H.E, il y a donc décalage entre la présentation « papier » et la présentation informatique.

Avant l'amalgame de l'H.E et de l'E.E, au 11^e siècle, il peut sembler que l'E.E ait été une réaction « sympathique » (à la mode diatribique du temps) à l'H.E « malveillant » du « philosophe isralélite », qui signe Thomas.

L'E.E. du Pseudo-Mathieu est en effet bien postérieur à l'H.E : il est de la fin 6^e, début 7^e siècle en zone non chalcédonienne.

Il a été écrit d'abord en ...latin, donc diffusé dans une aire occidentale, chalcédonienne.

Dans une base de données, l'E.E devrait apparaître d'abord dans le groupe théologique des églises chalcédoniennes, pour « sortir » très vite en grec, copte, arménien, etc, dans le groupe des églises non chalcédoniennes, avant de fusionner au 11^e S. avec l'H.E...en gardant son nom d'E.E pour l'ensemble, parfois mis au pluriel : « Evangiles de l'Enfance »(l'apparente continuité de l'EE et de l' H.E faisant alors oublier leur opposition théologique).

L'E.E est lui-même une compilation, un remodelage de différents textes dont le Protévangile de Jacques, qui ne comprend pas la Fuite en Egypte, et dont Lucette Valensi ne traite donc pas, (et qui n'apparaîtra pas dans son tableau reproduit pages 88 et 89), mais dont il faut dire quelques mots pour mieux comprendre la finalité de tous ces apocryphes : la recherche de (pseudos) « témoins qualifiés », pour ou contre la divinité de Jésus. Et le Protévangile de Jacques a inspiré d'autres textes...



Le Protévangile de Jacques : ou Nativité de Marie, Révélation de Jacques

On ne peut mieux dire que France Quéré (p.67-68) : *«Le nom de Protévangile fut donné au 16^e siècle par l'humaniste français qui le publia en Occident, parce que le texte relate des événements antérieurs aux récits des Evangiles canoniques. Le plus ancien manuscrit connu (Papyrus Bodmer 5) porte le titre : Nativité de Marie, Révélation de Jacques.»*

Le livre est dit écrit par l'apôtre Jacques le Mineur, frère de Jésus selon l'Evangile, demi-frère selon ce texte. Il est très ancien, (milieu du 2^e siècle) et s'inspire librement des récits canoniques de l'enfance ».

L'auteur « rédigea son texte dans un but apologétique, pour régler, auprès des grecs et des juifs, la question délicate de l'Incarnation de Jésus. Or, pas d'incarnation sans l'absolue pureté de Marie, non seulement vierge avant,

pendant et après, mais maintenue dès sa conception dans une sorte d'état angélique, où hommes et anges prêtent leur concours. L'écrit a connu à travers les siècles, une grande fortune : il a inspiré d'autres livres du même genre, dont le plus connu est l'évangile du Pseudo-Mathieu (6^e siècle) qui force le ton, côté miracles. Il est à l'origine de plusieurs fêtes liturgiques, célébration d'Anne et de Joachim, Conception et Nativité de Marie, Présentation de la Vierge. L'art chrétien y a abondamment puisé. Mais surtout, cette célébration de la pureté a nourri les développements ultérieurs de la mariologie ».

Si la naissance de Marie et sa vie jusqu'à sa maternité et l'Adoration des Mages, racontée par un Pseudo Jacques le Mineur, demi-frère de Jésus et beau-fils de Marie, la vie de Joseph, elle, sera racontée par un pseudo...Jésus, lui-même, à ses Apôtres, au Jardin des Oliviers...qui déposeront l'Histoire à la Bibliothèque de Jérusalem.

Elle est connue sous le titre :



Histoire de Joseph le Charpentier (en abrégé : HJC)

Cette HJC constitue l'ANNEXE III de ce mémoire de master 2.

ANNEXE III

**Sur les parallèles
entre les morts de Marie et de Joseph
(dans le sermon sur la Dormition de la Vierge et
l'Histoire de Joseph le Charpentier)
Extrait de mon mémoire de maîtrise (p. 54 à 57)**

Histoire de Joseph le Charpentier (HJC)

Nous avons vu que Théodose d'Alexandrie, décédé en 566, faisait tellement penser à l'HJC, dans son Sermon sur la dormition de la Vierge, et les problèmes liés à la mort (de Marie dans le Sermon, de Joseph dans l'HJC), que Giamberardini proposait une interdépendance des textes. (voir, en fin de paragraphe la note sur la mort)

L'origine égyptienne est prouvée, probablement entre le 4^e et le 7^e siècle, ce qui laisse de la place pour Théodose.

On ne possède que des versions tardives (deux coptes des 10^e et 11^e siècles et une arabe du 14^e) qui n'apparaissent en Occident qu'au 18^e siècle...et les critiques discutent pour en fixer l'origine du 4^e au 7^e siècle. Les influences sont discutées : du Protévangile de Jacques avec l'invention de l'épisode de Salomé, à l'Évangile de l'Enfance (l'E.E. « sympathique » du Pseudo-Mathieu), en passant par trois agrapha gnostiques, et des discours attribués à St Athanase et à Démétrius (sur la Vierge)...introduisant la notion d'enregistrement du Nom de Jésus à Bethléem...avant sa naissance.

On trouve même une référence explicite à l'Évangile du Pseudo Thomas (l'H.E « malveillant » du « philosophe israélite » Thomas). Elle mélange deux vignettes de l'H.E : celle où Joseph tire l'oreille de Jésus après qu'il ait tué un enfant, d'un mot, pour se venger...et celle, inverse, où Jésus sauve son demi-frère Jacques d'une piqûre de serpent.

Giamberardini (p.67) évoque même l'hypothèse d'un Apocryphum Josephi, à ne pas confondre avec l'Apocryphe de Joseph, plus tardif.

Ce qu'il faut souligner c'est le fait qu'au chapitre 30, le Pseudo-Jésus insiste auprès de ses Apôtres, pour qu'ils développent un culte à St Joseph.

Ainsi le culte de St Joseph, ou l'incitation au culte de St Joseph, apparaît pour la première fois, en Egypte, entre le 4^e et le 7^e siècle, ce qui nous intéresse au plus haut point étant donné que nous verrons apparaître, dans la période suivante, les pèlerinages « sur les Pas de la Sainte Famille... en rapport avec l'Islam !

Une divergence apparaît entre France Quéré (p.95) et le RP Giamberardini (35), car l'une souligne que St Joseph sera très vénéré par les moines coptes...alors que le Père Giamberardini s'inscrit en faux, du moins au niveau « populaire » des dédicaces d'églises et patronymes. A vérifier dans les bibliothèques coptes !

Mais on peut considérer déjà quelques éléments :

* l'Histoire ne raconte que très peu la Vie de St Joseph, et presque tout le récit que l'on (est-ce Théodose d'Alexandrie ?) met dans la bouche de Jésus, évoque la mort de Joseph...et les titres coptes, boahirique ou saïdique, comme les titres en arabe, sont centrés sur sa mort .

Par exemple, un titre copte est : « *Tel est le trépas* (littéralement « lamentations » pour les funérailles, NDLR) *de notre père Joseph le charpentier, père du Christ selon la chair*», plus bref qu'un titre en arabe, plus tardif, véritable profession de Foi face à l'Islam : « *Explication du trépas, du vieux, pieux, vénérable, élu, juste, notre bienheureux père Joseph le charpentier, père du Seigneur le Christ (à Lui soit la gloire) selon la chair, époux de la dame Sainte Marie, Mère de Dieu le Verbe* ».

Chaque qualificatif pourrait être repris et expliqué dans le sens de ce que nous avons dit jusqu'ici, comme, par exemple, la vieillesse de Joseph, vieillesse « pharaonique », marque du « succès » de la vie d'un personnage en Egypte, ou comme son titre de « charpentier », pour le distinguer de Joseph le Juste de l'Ancien Testament...ou comme son autre titre : de « père », qui, dans le contexte copte, indique une autorité spirituelle, un saint !

* Joseph vécut 111 ans : célibataire jusqu'à 40 ans, puis marié pendant 49 ans, puis veuf un an, puis, ainsi que dit le Pseudo-Jésus à propos de Marie (36) « 5. Ma mère demeura encore deux ans chez lui, dès le moment où les prêtres la lui consignèrent en disant : garde la jusqu'au jour de votre mariage. 6. Au début de la troisième année où elle demeura chez lui (elle avait alors 15 ans), elle, Marie, ma mère, m'engendra sur terre »...b.15,1 « les jours complets de la vie de mon père Joseph, le vieillard béni, furent de 111 ans ».

Ainsi : 40 + 49 + 1 + 2 + les neuf mois de grossesse = près de 93 ans.

Il reste à Joseph 18 ans et trois mois, sur 111 ans de vie, pour être le « Gardien du Rédempteur » (et... pour être aussi précis que les coptes). Ce n'est qu'un petit sourire sur la grande précision des coptes, précision pharaonique encore, pour dater les événements. Une précision qui permet d'authentifier les événements...comme, dans certains apocryphes, la précision apparente dans les descriptions géographiques des déplacements de la Sainte Famille.

111 ans ...Age pharaonique, oui. N'est-ce point Ptahotep (environ 2.650 av.n.-e) qui proclama : « *Il vit longtemps celui dont les règles de conduite sont justes ?* » (37)

L'âge idéal, pour les pharaons (38), était de 110 ans. Josué et Joseph le Juste, dans l'Ancien Testament, sont aussi crédités de 110 ans.

St Joseph le Charpentier, aura 111...mais si les coptes créditent leur St Antoine de 105 ans ils donnent 115 ans à leur St Paul...Après tout, ce n'est qu'une échelle de valeurs de reconnaissance, comme celle des hiérarchies d'anges ou celle, aujourd'hui, des vénérables, bienheureux, saints, docteurs.

Mais il faut bien voir que les coptes ont toujours valorisé l'âge avancé supposé (et probable, pourquoi pas) des ermites, dans le désert : on les représente, et on en parle toujours comme des « vieillards »...même lorsqu'ils arrivent au désert.

L'apparence de vieillard donnée au « jeune homme » de St Maxime de Turin et à cet homme toujours vierge, non veuf d'un premier lit, pour St

Jérôme, vient sans doute de ce contexte égyptien, dans l'élaboration de la figure de Joseph.

* La fuite en Egypte est la formulation occidentale. Pour les coptes, nous le reverrons sur le plan culturel, il faut dire : « l'Entrée en Egypte » : c'est un honneur d'avoir reçu la Sainte Famille...et tous les lieux où elle s'est arrêtée doivent être honorés. Et paradoxalement c'est l'Islam qui va aider en ce sens. Le synaxaire dira d'ailleurs que la fête de St Joseph est une fête propre aux égyptiens. Et elle le restera longtemps en effet .

* note sur la mort : La 2^o partie de l'HJC, la plus longue, est une longue méditation sur la mort, méditée sans doute dans les couvents. Nous avons dit plus haut que Giambérardini défend la thèse de l'interdépendance de l'HJC et du sermon sur la Dormition de Marie, par Théodose d'Alexandrie. A titre de preuve il fournit un tableau (page 69) soulignant les ressemblances dans les idées, mais souvent aussi dans les mots. Nous n'en donnerons ici que les grands thèmes, sans les références :

- nécessité de la mort (même pour Jésus, Marie, Joseph),
- universalité de la mort (même pour Enoch et Elie),
- épouvante et résignation devant la mort (de Marie et Joseph...et j'ajouterai même de Jésus au Jardin des Oliviers, quand il a demandé à Son Père que cette coupe s'éloigne si possible de Lui),
- invocation litanique à Jésus, dans la dormition comme dans l'HJC,
- incorruption du corps, dans la Dormition comme dans l'HJC,
- Michel et Gabriel, ou deux puissances incorporelles accompagnent l'âme,
- les monstres à visage changeants,
- les fleuves de feu pour purger toutes les âmes,
- le terrible jugement divin,
- la glorification dans le ciel,
- la commémoration et la protection sur terre.

Outre l'eschatologie pharaonique, qu'il serait intéressant d'étudier, il faudrait aussi, comme le recommande d'ailleurs Giambérardini (p.70) de « faire une étude comparative entre le Discours de Théodose et le *Transitus Mariae* » (voir note 295 de Giambérardini), qui montrerait la filiation : *Transitus Mariae*, discours sur la Dormition, HJC.

Giambérardini soumet cette idée aux mariologues...mais on peut, dans la logique de cette filiation...arriver aux futurs dogmes sur St Joseph, évoqués en introduction...puisque le « **parallélisme des pèlerinages de Foi de Joseph et Marie** », est mis en évidence depuis cette époque (avant 566, date du décès de Théodose)

Une filiation à travailler par une base de données informatique ?...

35 : Giambérardini, *St Joseph dans la Tradition copte*, COJ, Montréal, 1969.

36 : Giambérardini, p.27:

37 : B.de Rechewiltz, *Massime degli antichi Egiziani*, Milano, 1954, 14.

38 : Giambérardini, p. 28.

